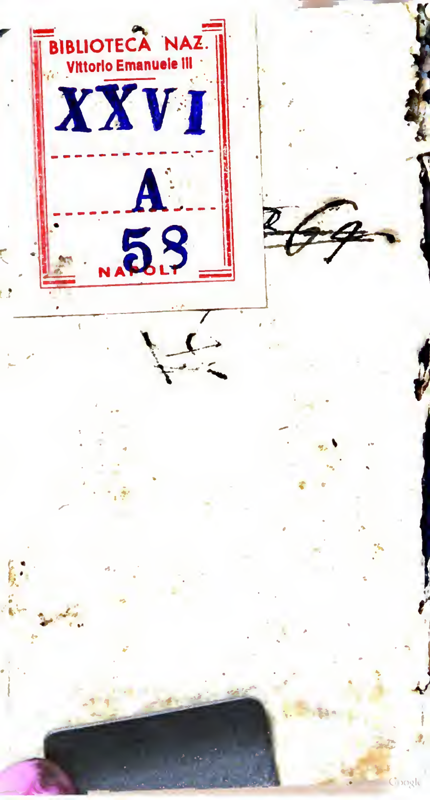
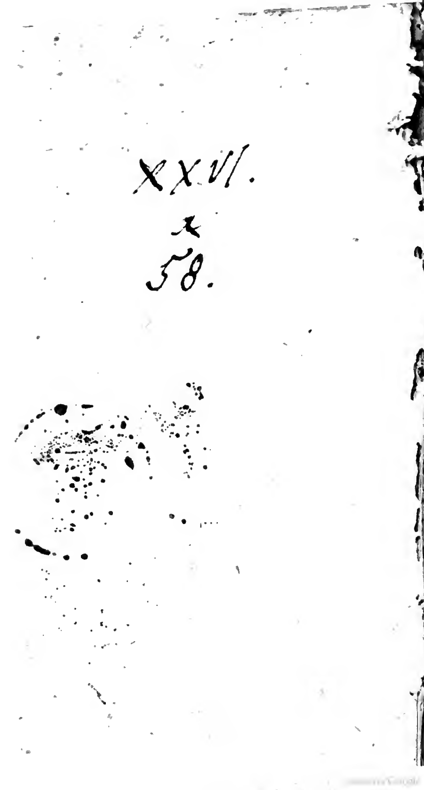

NAZ.
e III
I


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXVI
A
58
NAPOLI



L'ESPRIT

DE

LUXEMBOURG

OU CONFERENCE QU'IL A EU

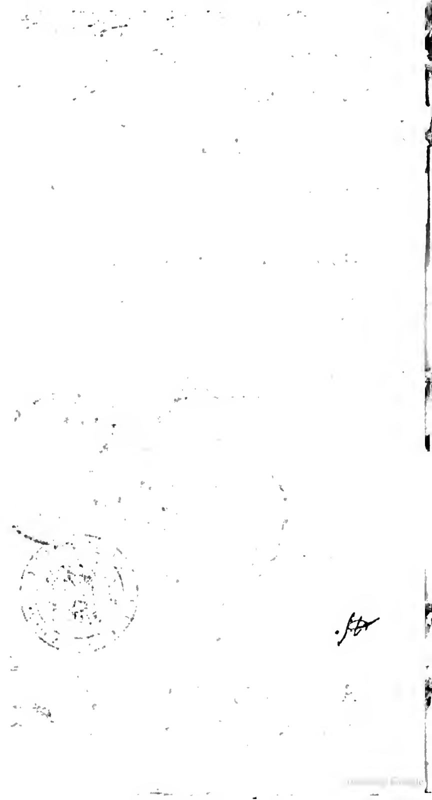
AVEC LOUIS XIV.

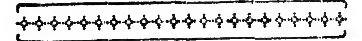
Sur les moyens de parvenir à la Paix.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU. 1694.





L'ESPRIT DE LUXEMBOURG

OU CONFERENCE

Qu'il a eu avec LOUIS XIV. *sur les moyens de parvenir à la Paix.*

A Peine avoit-on cessé de parler à la Cour de la prise de Mons, & des avantages que la France alloit tirer d'une aussi importante Conquête, qui lui mettoit en main la Clef de tout le Païs-Bas Espagnol; qu'il commença à se repandre un bruit sourd, que le Conseil s'exerçoit sur un nouveau dessein qui donnoit de grandes esperances, & alloit causer autant d'ombrage, & même plus que n'avoit fait Mons.

Tandis que les Generaux s'assembloient, que l'on voyoit aller & venir Messieurs de Luxembourg, de Lorge, d'Humieres, Bouflers, Vauban, & autres qui étoient du Conseil secret; l'on ne doutoit point qu'il n'y eut sur le tapis & qu'il ne se fomentat quelque chose de grand. Les Prophetes du tems & ceux qui se melent de voir clair dans l'avenir, s'al-

sembloient aussi à leur tour, & faisoient indiscretement l'Horoscope du lieu menacé de la foudre, & sur lequel elle alloit tomber, faisant porter à l'Innocent la peine destinée au coupable, sans cependant rien decider de réel, parce que la France ingenieuse à cacher ses entreprises, faisoit croire tout autre chose que ce qu'elle pensoit. Cependant on donna ordre que tout fut prêt. Les chemins étoient deja plein de Chariots & de Charettes chargées d'Ammunition de Guerre & de bouche, qui alloit remplir les Magazins de Mons, Philippeville, Maubeuge & Dinant. Il ne s'est jamais vu tant de Bombes & de Carcasses que l'on assembloient, & que l'on voituroient, dans un tems où les rigueurs de l'Hiver avoient rendu les chemins impraticables. On ne s'étoit pas contenté des Magazins de Grains & de Fourages que tout le Païs Conquis avoient pu fournir, sans conter un nombre inombrable de rations tirées du Païs ennemi à conte des contributions; mais encore les Foins & les Avoines de la Campagne & des Provinces voisines avoient été transportés en si grande abondance, qu'on avoit reduit les Peuples de ce Païs-là, à la derniere mandicité, les ayant privé de leur propre subsistance. Outre tous ces prodigieux amas, pour prevenir encore les desordres qui peuvent arriver à une grande & nombreuse Armée, si elle venoit une fois à manquer de Vivres, on usa de l'artifice, dont on s'étoit servi au Siege de Mons; Je veux dire que le Commissaire des Vivres.

trouva

trouva le moien de faire venir pour cent mille écus de fromages de Hollande, par l'intelligence qu'il avoit avec un Boulanger de Gand qui avoit le secret de les faire passer. En l'affaire de Mons on en avoit fait une si grande provision; qu'aprés la redition de cette Place l'Armée s'étant retirée on fit vendre publiquement le reste de peur qu'il ne se gatât; de maniere que l'on ne voioit dans les Batteaux & par les marchez publics que fromages de Hollande. Ainsi l'on peut dire que la France entretient en partie ses Armées de la subsistance de ses ennemis, & la commodité qu'elle a, par le moien de son Or & de son Argent, de repandre la corruption dans un Païs aussi fertil en Traîtres que l'est le Brabant, l'enhardit, & lui fait entreprendre dans le milieu des Hyvers le siege des plus fortes Places de l'Europe, tandis que les Alliez qui n'usent pas de tant de précaution se voient dans l'impuissance faute de Magazins, de venir en Campagne avant le mois de Juin.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que tout cela se pratique par la France. En la Guerre de 1672. elle fit bien d'autres maneges, puisque Mr. le Marquis de Louvois trouva le moyen, quelque mois avant la declaration de Guerre, de tirer des principaux Banquiers de la Ville d'Amsterdam huit millons d'argent contant qu'il emprunta au denier six. Cette somme & plusieurs autres levées à la sourdine dans plusieurs autres Villes de ces Provinces, firent les avances, & payerent une partie des

frais d'une Guerre qui faillit à bouleverser l'Etat & à le mettre à deux doigts de sa ruïne. Mais sans appeller le passé à nôtre secours, ni aller chercher des faits dans les guerres precedentes, & remuer, comme l'on dit, la Cendre des morts, disons un mot des vivants, & faisons venir sur le rang l'Illustre Marquis de Gastanaga cy-devant Gouverneur des Païs-Bas. Que n'a-t-il pas fait pour remplir ses Coffres. La Cavalerie Françoise a perdu en lui un des meilleurs Maquignons, qu'elle eut dans toute l'Allemagne, le Païs de Liege, ou le Brabant, & je ne sai comme elle fera aprés la Campagne, & qui sera celuy qui luy fournira suffisamment de Chevaux pour être remontée, puisqu'on conte qu'il a fait passer en France depuis la declaration de Guerre au nombre de quarante mille, & qu'il tiroit pour sa p i.ne trois pistoles par Cheval. Mais quand on envisage la source de tant de malheurs, ne faut-il pas avoüer, malgré que l'on en ait, que nous connoissons le mal sans y vouloir apporter de remede, puisqu'on ne voit pas qu'on fasse une recherche exacte de tous ces membres pourris, qui trahissent le bon parti, vendent à l'exemple d'un Judas Iscariot leur patrie, leurs Femmes & leurs Enfans, & ce qu'il y a de plus sacré & de plus inviolable dans le Gouvernement.

Mais pour revenir à mon sujet, aprés avoir ainsi pourvû aux Magazins comme nous venons de dire, on dépecha des ordres qui furent portez en toute diligence par des Couriers

riers envoyez en Savoye, en Allemagne & en Catalogne, pour faire marcher toutes les Troupes afin qu'elles se trouvassent en Flandres au commencement du mois d'Avril. Pour cacher d'autant mieux le grand dessein, & tromper les ennemis par des marches & des contremarches que l'on faisoit faire, Mr. de Boufflers eut ordre de se rendre à Mons pour commander à l'absence de Mr. de Luxembourg, qui étoit resté à Paris pour assister aux dernieres resolutions du Grand Conseil de Guerre qui se devoit tenir avant l'ouverture de la Campagne; où l'on devoit décider plusieurs obstacles & plusieurs difficultez que Messieurs de Vauban & de Megrini avoient apporté à l'execution du projet. Or chacun sçait que ces deux Ingenieurs sont sans contredit les plus habilles non seulement du siecle, mais même que la France ait jamais eu, depuis qu'elle se voit gouvernée par des Rois; & que l'on peut appeller sans hiperbole, le bras droit des Conquêtes que le Roi a fait pendant tout le cours de son Regne, & de ses plus grandes prosperitez, si on considere l'invention, le bon ordre; la capacité, & la prompte execution en quoi l'on peut dire qu'ils n'ont pas leurs semblables dans l'Europe. Mais disons aussi sans exageration & sans flaterie, que c'est un grand avantage pour un habile homme, quand il a à faire à un Prince qui n'épargne rien pour l'execution d'un dessein, & que cela ne contribuë pas peu à lui acquerir

une grande reputation dans le monde ; au lieu que ceux qui sont au service des autres Princes se voyent, avec toute leur habilité, bornez & arrêtez quelquefois au milieu de la Carriere quand il s'agit d'un beau dessein, par le defaut & par l'impuissance des moyens qui contribuent le plus à le faire réüssir. Quoi qu'il en soit, Messieurs de Vauban & Megrini eurent ordre de se trouver à Versailles pour mettre la derniere main à l'œuvre. Monsieur de Megrini qui fait son séjour ordinaire à Tournay dont il est Gouverneur, partit en toute diligence pour se rendre où les ordres de sa Majesté l'appelloient, & arriva presque en même temps que Mr. de Catinat, qui avoit pris la poste immediatement aprés la prise de Montmeillan.

Tout étoit donc prest pour l'ouverture du Conseil, & tous les Generaux qu'il avoit plû à sa Majesté d'appeller étoient arrivez. Le nombre cependant en étoit fort petit, le Roi étant, en ce qui regarde le Conseil & le secret, un Prince aussi delicat, & aussi circonspect, qu'il y en ait jamais eu, ce qui est cause que sa Majesté se confie à tres-peu de personnes, & qu'elle n'y admet que des têtes reservées, aussi l'on peut dire que c'est une des principales rouës, sur laquelle ses grands desseins, & sa bonne fortune roulent, & qu'elle n'est parvenuë à tant de Conquêtes que par là, & si l'on dit de l'argent qu'il est le nerf de la Guerre, l'on peut dire aussi que le secret en est l'ame & qu'ils sont par conse-

conſequent l'un & l'autre indiſpenſables & d'une neceſſité abſoluë, puiſqu'ils font mouvoir & marcher les Armées où bon leur ſemble, les rendent victorieuſes & Maîtreſſes des plus importantes Forteresses, des Provinces, & même des Royaumes entiers, comme nous l'avons experimenté en la derniere Révolution arrivée en Angleterre, que l'on peut dire avoir été la ſeule fois que le Roi de France s'eſt laiſſé tromper, parce que d'ordinaire il rapporte tant de précautions, & a un ſi grand nombre d'Emiſſaires bien payez dans toutes les Cours, qu'il tient pour ainſi dire dans ſa poche la clef de leur conſeil & de leur plus ſecretes reſolutions.

Mais on peut dire qu'en l'affaire d'Angleterre il y a eu du miraculeux; car comment s'eſt-il pû faire que le Roi Guillaume tout environné qu'il étoit d'eſpions François, dans un lieu comme la Haye où l'on les voit marcher impunement à troupes, & avec autant de confiance & de fierté que s'ils étoient au milieu de Rome ou de Paris, ait cependant trouvé le moyen de cacher une auſſi belle entrepriſe, la fomenter pendant une année ne la confier qu'à deux perſonnes de l'Etat, ſçavoir Feu Mr. le Penſionnaire Fagel d'heureuſe memoire, & Monſieur Dikvelt, en faire tous les preparatifs & finalement la faire éclater par la reduction de trois Royaumes, & ſauver par un coup auſſi hardi qu'il a été heureux, l'Europe de l'eſclavage, & cela a la vûë de deux puiſſants Rois ſes Ennemis

fortement armez, qui l'attendant de pié ferme, le traitoient de témeraire, & se flattoient de l'esperance de le voir échoüer dans son entreprise avec autant de honte & de confusion que l'avoit fait l'infortuné Duc de Moumouth.

Enfin pour revenir à mon sujet, le Grand Conseil de Guerre qui se devoit tenir à Versailles s'étant assemblé, & tous les Generaux s'y étant rendus, sa Majesté voulut, à son ordinaire, avoir une conference particuliere avec chaque General, & pour cet effet elle ordonna qu'on les feroit entrer par ordre, les uns aprés les autres dans sa Ghambre. Monsieur de Luxembourg fut mandé le premier comme étant le plus aimé, & celuy en qui sa Majesté a plus de confiance, le regardant comme son plus grand appui, & celuy qui soûtient à present l'honneur & la gloire de la France. Il ne sera pas tout-à-fait hors de propos avant que de passer outre, de dire un mot de la personne de ce General. Nous dirons donc que Mr. de Luxembourg tout cheri & tout estimé qu'il est aujourd'hui, ne se doit pas vanter d'être sorti de cette Illustre & Ancienne Maison de Luxembourg, qui a donné tant d'Empereurs à l'Allemagne, & tant de Rois à la Hongrie & à la Boheme, il n'est pas même de la posterité de ces Ducs Titulaires de Luxembourg & de Piney, Princes de Tingri, mais il est fils posthume de François, Seigneur de Bouteville, de la Maison de Moutmo-
renci

renci qui eut la tête tranchée à Paris le 21. Juin 1627. pour avoir tué de sang froid en duël plusieurs personnes de Qualité. Ce qui arriva sous le Ministere du Cardinal de Richelieu. Le Duc de Luxembourg d'aujourd'hui étoit pour lors encore dans le berceau, & la Comtesse de Bouteville sa Mere se retira aprés cette disgrace dans une de ses Maisons de Campagne, où elle vécut tristement jusques à ce que son fils unique, qu'elle aimoit avec beaucoup de tendresse, fut parvenu à sa septiéme année, âge auquel il falloit l'ôter d'entre les mains des femmes, pour le mettre sous la conduite des Gouverneurs capables de luy donner une éducation convenable à un homme de Qualité. Ce temps venu Madame de Boutevelle jugeant que la Maison Maternelle étoit un lieu mal propre pour l'éducation du jeune Comte, & d'ailleurs n'étant pas fâchée de trouver une occasion de faire paroître une partie du ressentiment qu'elle avoit de la mort honteuse de son Mari, elle resolut de mener son fils à la Cour, & le presenter au Roi. Elle partit donc pour Paris sans beaucoup d'équipage, & y étant arrivée elle fut le lendemain à Saint Germain, & fit demander audience au Roi, qui pour lors étoit avec Monsieur le Prince, & quelques Seigneurs de la Cour. Leur surprise fut extrême à l'arrivée de cette Dame, qui depuis plusieurs années, n'avoit point paru dans le monde, & chacun cherchoit à en deviner la cause, quand elle en-

tra dans la Chambre, tenant son fils par la main, qu'elle mena droit au Roi, en disant, *Sire, voicy le dernier de Montmoranci; Que je presente à Vôtre Majesté; Elle en fera ce que bon luy semblera.* Le Roy luy voulut repartir quelque chose, mais Madame de Bouteville, sans vouloir entrer plus avant en conversation, se retira, aprés avoir fait une profonde reverence, & laissa le jeune Comte dans la Chambre. Monsieur le Prince de Condé, qui naturellement étoit fort genereux, fut touché du sort de ce pauvre Gentilhomme, & dit au Roy, qu'ayant été autrefois fort bon ami de son Pere, & de Monsieur de Montmoranci, il se feroit un extrême plaisir d'élever ce dernier rejetton d'une Famille qui luy avoit été chere; le Roy y consentit, & Mr. le Prince l'ayant emmené chez luy, le fit instruire & élever avec tous les soins imaginables, particulierement dans les exercices d'un Cavalier, comme à monter à cheval, & à faire des armes; & à propos de cela, je diray qu'un vieux Officier qui dés son enfance avoit été élevé dans la Maison du Seigneur de Bouteville a assuré, que Monsieur de Luxembourg étoit né droit, & de belle taille, & qu'il avoit parut tel aux yeux de tout le monde, jusques à l'âge de dix ans, que Monsieur le Prince voulant, pour ainsi dire, forcer le naturel dans cet enfant, le fit tellement fatiguer à monter à cheval & à faire des armes avant qu'il fût assez robuste pour supporter ces rudes exerci-
ces,

ces, qu'il en est demeuré tendu jusques à deux tiers du corps. Effectivement ceux qui l'ont vû en deshabillé savent qu'il est quasi tout en cuisses & en jambes. Cependant on a de la peine à croire ce dernier sentiment, si l'on fait reflexion sur sa Bosse, qui luy donne un air si ridicule, & qui ne peut être consideré, que comme un défaut naturel, & il y a lieu de croire qu'il est venu au monde dans cet état, parce qu'effectivement nous voyons par experience, que les exercices des armes contribuent plûtôt à dégager le corps & à le regler, qu'à causer de semblables imperfections. Quoi qu'il en soit, il n'a pas mal profité. L'on peut dire qu'il est aujourd'hui l'homme selon le cœur de sa Majesté. Aussi il ne faut pas s'étonner si elle luy laisse le Gouvernement de ses Armées, puis qu'il a bien osé dire plusieurs fois, qu'il remercioit Dieu de ce qu'il l'avoit fait naître sans pitié & sans compassion, & d'être d'autant plus capable de servir le Roy son Maître, & d'executer ses intentions ; sentiment tout-à-fait Chrêtien & digne de Mr. de Luxembourg.

Mais à propos de sa Bosse, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici une pensée qu'il eut le lendemain de la Bataille de Fleurus. Comme il recevoit les complimens de felicitations des Lieutenans Generaux, & des autres Officiers de son Armée ; il leur répondit, en montrant sa Bosse, qu'il avoit là un corps de reserve de quarante mille hom-

hommes, dont ses Ennemis ne savoient rien, qui le rendoient en tout temps victorieux, marquant par là les ruses dont il se sert, qui font sans contredit une partie de la Necromancie dont on l'accuse, & qu'il a commencé à communiquer depuis qu'il commande aux autres Generaux François. Le Marquis de Boufflers qui est un de ses principaux disciples, luy fait honneur, & c'est aujourd'huy celuy qui semble le mieux profiter des leçons de son Maître. Aussi Mr. de Luxembourg l'a choisi pour être à la tête de ce corps de reserve, dont il parle, & a soin dans toutes les Batailles, de le poster si bien; qu'on le voit courir comme un déterminé, pour ne pas dire voler, au moindre signal qu'il luy fait.

Le Roy donc le voyant entrer se tourna vers luy & parla en ces termes ; Luxembourg, vous étes celuy sur qui la France met aujourd'huy ses plus grandes esperances, mes peuples vous regardent comme leur Turenne, & moy je vous considere comme mon bras droit; vous me voyez engagé dans une Guerre maudite, qui consume mes Finances, apauvrit mes Sujets, ruïne mes Etats, & me fait aprehender de facheuses suites. C'est une fiévre lente qui mine petit à petit mon Royaume, & je crains finalement qu'il ne devienne comme l'Espagne, c'est-à dire, un desert pauvre & impuissant.

Sire, répondit Luxembourg, je remercie V. M. d'avoir oublié mes fautes passées pour m'ho-

m'honnorer du commandement de ses Armées preferablement à Monsieur le Maréchel d'Humieres de beaucoup plus vieux & plus sage que moy. J'ay en même temps bien de l'obligation au defunt Marquis de Louvois mon bon ami, & à la bonne Madame de Maintenon qui ont sollicité mon élargissement, & employé tout leur credit auprés de V. M. pour me faire sortir de la Bastille où j'avois été enfermé au sujet de la mort du Comte de Soissons, & de plusieurs autres bagatelles dont on me chargeoit. J'avouë que je ne m'attendois pas de rentrer en grace & dans la faveur, V. M. ayant conservé pour ma Personne depuis les Guerres de 1672. une aversion toute particuliere. Mais d'autre part j'ay de la joye de voir que mes ennemis ont eu de leur côté la honte & le deplaisir par le triomphe de mon innocence, aprés avoir employé toute leur autorité pour me perdre. Je me souviendray toute ma vie du R. P. la Chaize, & de la ialousie de Madame de Montespan qui ont été les principaux acteurs de cette Tragedie; & s'il est naturel d'avoir du ressentiment je me reserve une occasion favorable de leur faire connoître que je n'ai été ni Necroman ni Disciple de la Brinvilliers.

Mais répondit S. M. ne parlons point des querelles passées, & quand ce que l'on a dit de vous seroit bien vray; & même que vous aviés un esprit famillier pour gagner des batailles, vous acquerir l'amour des Dames, & me plaire? Je veux bien en reconnoissance des

services

choisi pour commander en Flandres contre le Prince de Waldek, qui est un General de bon conseil, & fort entendu, pour ce qui regarde l'ordre que doit tenir une Armée dans sa marche ou dans ses campemens, mais d'ailleurs tres-malheureux à risquer un Combat. Je remarquai qu'en cette premiere année, le Marêchal d'Humieres se laissoit damer le pion comme l'on dit, par le Prince de Waldeck, & que tout le cours de la Campagne il avoit eu du desavantage. Je me resouviens encore fort bien de la journée de Walcourt qui étoit le jour du Grand St. Loüis Patron & Protecteur de mon Royaume, où toute ma Maison fut taillée en pieces; mais je luy pardonne de bon cœur, parce qu'il le fit à bonne intention & croyant de me faire plaisir ce jour-là. Le peu de genie de d'Humieres ne fit pas seulement la cause de cet échec; mais on peut dire aussi qu'il favorisa par le peu de mouvement qu'il faisoit, les entreprises du Duc de Lorraine & des Electeurs qui m'emporterent trois bonnes Villes cette année là. Le defunt Marquis de Louvois que je regrette fort presentement me l'avoit prédit; le bon homme étoit tres bon Phisionomiste, & connoissoit son monde merveilleusement bien, aussi on ne voyoit point qu'il se trompât dans le choix qu'il faisoit des personnes de merite pour remplir les charges Vacantes, ce qui a fait que j'ay eu pendant mon Regne, de gens choisis. Ce fut lui qui me presenta Cattinat pour commander en Italie, comme un homme, à ce qu'il disoit,

qui

qui avoit de l'experience, & que la fortune avoit fait passer par tous les degrés inferieurs de la Guerre, ayant été cy-devant simple Soldat. Je m'êtois aussi voulu servir de Mr. le Duc de Duras pour commander en Allemagne, mais Louvois me conseilla d'y envoyer plûtôt le Maréchal de Lorges son Frere, comme un homme qui a plus de douceur & d'execution, ce qui s'accommode mieux à la lenteur naturelle des Allemans. J'avois aussi fait choix de Mr. de Lausun, pour l'Irlande à la sollicitation de Mademoiselle de Monpensier ma Cousine, mais le pauvre homme n'est plus ce qu'il a été, & les affaires dans ce Royaume là prirent tout un autre train aprés la perte de la Bataille de Boyne où il commandoit conjontement avec le Roi Jacques. Louvois me conseilla de le rapeller au plus vite & d'y envoyer le brave St. Ruth d'heureuse memoire, que je regrette fort, parce que c'est lui qui a purgé mon Royaume de l'Heresie Huguenotte. Il étoit prompt de son naturel, mais brave comme son épée. Quoiqu'il en soit je me suis fort bien trouvé de ses services, & s'il n'avoit pas été malheureusement emporté par un boulet de Canon, Je suis persuadé que la Guerre dureroit encore en Irlande, & que le Prince d'Orange n'en auroit pas si bon marché en Flandres.

C'est encore le defunt Marquis de Louvois qui me presenta Tourville pour commander ma Flote, comme un Amiral brave de sa Personne,

Personne, & j'avoüe que j'ai eu jusqu'à present bien de la peine à arrêter l'impetuosité de son courage. Il ne me parle dans toutes mes entreprises que de livrer combat aux Ennemis. Jusqu'à present je l'en ay empeché, par ce que je n'ai pas été tout à fait content du combat de 1690. où les Hollandois seuls avec 20. ou 22. Vaisseaux de Guerre oserent l'attaquer à la tête de ma Flote qui étoit composée de plus 80. gros Vaisseaux, tandis que les Anglois se contentoient d'être spectateurs ; & ce qui fit mon étonnement c'est qu'aprés un combat de plus de 6. heures, pas un des Vaisseaux Ennemis ne fut pris, s'étant retirés aprés le combat en fort bon ordre, quoi qu'à la verité demâtés & percés de coups. Aussi la Campagne passée Je lui ay ordonné d'éviter tout engagement, & quand les Ennemis seroient d'un côté d'aller de l'autre: Ce qu'il a fort bien observé.

C'est encore de la méme main que le Marquis de Bouflers m'a été presenté, quoiqu'à la verité Madame de Maintenon y a aussi contribüé, car elle m'en rompoit la tête le matin & le soir, & je ne la voyois jamais qu'elle ne m'en parlat. Au reste je n'ai pas été trompé en lui. C'est un des braves Officiers que j'aye aujourd'hui dans mes Armées & dont je tire le plus de fruit, par les contributions, qu'il a soin d'amasser & de faire payer à mes Ennemis argent contant , ce qui fait encore une somme considerable, destinée à acheter des Chevaux pour remonter ma Cavallerie. Pour

sa

sa peine je l'ai fait en dernier lieu Capitaine de mes Gardes, outre quantité d'autres belles charges qu'il possede. Deplus je lui reserve un Bâton de Maréchal si la Guerre dure encore deux Campagnes.

C'est encore Louvois qui me presenta Monsieur Amelot (ci-devant mon Ambassadeur à Venise) pour aller resider auprés des loüables Cantons Suisses pendant cette Guerre. Je n'ai pas été trompé non plus en lui qu'en Mr. de Bouflers, car si celui-ci fait faire le coup de pistolet & est habille au maniment de l'épée, celui-là ne l'est pas moins à celui de sa plume. Aussi est ce à sa bonne conduite que j'attribüe toute la bonne intelligence qui regne presentement parmi les Suisses mes Cousins. Il n'a qu'à leur faire un discours avec des paroles bien rangées, accompagné d'une bonne bourse de mes Loüis, distribués sous main & à la sourdine, & j'obtiens aussi-tôt tout ce que je veux. Ils m'ont accordé la derniere Campagne la levée de 10. mille hommes de nouvelles Troupes. J'espere qu'ils m'en accorderont celle-cy pour le moins 15. milles pour remplir le nombre des quarante milles que j'ay à mon service dont je suis tres-satisfait, car c'est la meilleure Infanterie de mon Armée. Je ne dois pas oublier de dire en passant un mot de leur General Steuppa dont je suis aussi fort content lequel semble avoir changé de poil en chargeant de Religion, c'est à dire devenu bon François. Il prend si fort à cœur mes interêts qu'on le voit mou-

stache

ſtache rettouſſée, marcher à la tête des Troupes Suiſſes, par tout & en tout lieu ? ſe mocquant de certains vieux & pretendus Traités qui portent que les Suiſſes qui ſont à mon ſervice, n'agiront point contre l'Empereur, & ſes Alliés.

C'eſt encore Louvois qui me preſenta le Comte de Bethune que je viens d'envoyer vers le Roi de Suede pour tâter le poux à ce Prince, & voir s'il n'y auroit pas moyen de l'engager à une rupture. Bidal m'a écrit qu'il ne pouvoit plus long-temps retenir ſon reſſentiment & que les Capres Anglois & Hollandois pourroient bien le faire devenir François. J'ay donné ordre au Comte de Bethune de dire en arrivant à Stekolme qu'il y étoit arrivée par hazard, & que la tempête l'avoit jetté là, afin de couvrir d'autant mieux ſa negotiation. J'aprens graces à Dieu qu'il y eſt heureuſement arrivé. J'ai encore en Hollande un des Diſciples de Bethune qui me rend de tres-bons ſervices & qui a ſuccedé fort à propos au Comte d'Avaux. Le Comte de Bethune avoit des ſommes conſiderables à payer au Pere de Madame de Moreau riche Marchand à Paris; mais ſe trouvant dans l'impuiſſance il s'engagea d'obtenir du Roi de Pologne (à ma recommandation) des Lettres de Creance pour M. Moreau ſon Mari, & que par ce moien il pouvoit, comme l'on dit, d'une pierre faire deux coups, & être comme Janus à deux viſages, en ſe diſant Envoyé du Roi de Pologne, & tenant en effet la place du Comte d'Avaux, à

ſon

son absence. Je suis fort satisfait de lui, & je le considere comme une de mes meilleures correspondances en Hollande.

Quand le Comte de Bethune aura donné le premier branle aux Princes du Nord, J'ai encore le Comte d'Avaux, & Bonrepos touts prêts à faire voile de ce côté-la, pour mettre la derniere main à ce que Bethune aura commencé. J'ai fait choix de ces deux Ministres, d'Avaux pour la Suede, & Bonrepos pour le Dannemark, parce qu'effectivement. Je les juge tres propres à porter ces deux Couronnes à une mediation; leur intrigue accompagnée de quelques millions peuvent acheminer la Paix, ou du moins la mettre sur un bon pié. D'Avaux m'a rendu de grands services en Hollande & connoît à fonds l'esprit Republicain. St. Didier son Secretaire, & que je nomme son Achates à ordre de le suivre, parce qu'il s'entend merveilleusement bien à dresser un memoire propre à persuader & à faire donner dans le panneau.

Le Sieur de Rebenac me fut encore présenté par Louvois, & je n'ai pas oublié non plus ce qu'il me dit de lui en le recommandant. Sire, dit-il, voilà le plus actif de tous vos sujets & dont V. M. peut tirer de grands services, si elle l'envoyé en Ambassade vers les Couronnes du Nort. Ce que je fis aussi & effectivement il m'a rendu de tres-bons services à la Cour du defunt Electeur de Brandebourg. Je savois par ses intrigues tout

ce

ce qui s'y passoit. Les Rois de Suede & de Dannemac ne faisoient rien non plus que je ne susse aussi par son moien; de maniere que je ne me suis pas fort mis en peine d'avoir de ce côté là d'autre espion ni d'autre correspondance que la sienne. Du depuis l'aiant rappellé, j'y ai Envoyé Bidal à sa place, & c'est lui qui a soin actuellement de mes intelligences dans ce Païs-là.

Mais, répondit Luxembourg j'ai appris que V. M. avoit Envoyé Rebenack depuis peu en Italie, pour tacher de porter les Princes de ces quartiers là à ambrasser son parti ou du moins une bonne Neutralité.

Il est vrai, dit S. M. je voudrois qu'il put traverser les desseins des Allemans, & qu'il persuadât aux Princes d'Italie de ne leur point accorder de quartiers d'hiver. Il a ordre de parcourir toutes ces Cours-là, & selon ce que j'apprens sa negotiation ne sera pas tout-à-fait infructueuse, ayant déja ébranlé plusieurs de ces Princes. Le Grand Duc de Toscane & la Republique de Genes lui ont donné parole, & j'espere que les autres suivront.

Sire, repliqua Luxembourg, ne fera-t-il pas aussi un tour à Rome, pour baiser la Pantoufle d'Innocent XII. de la part de V. M. car selon ce que j'entens ce bon Pere à le cœur plus François qu'Alexandre VIII. & Innocent XI. ses Devanciers.

Sans doute répondit S. M. car le S. P. donne les mains presque à tout ce que je lui deman-

de,

de, au lieu que les autres me refusoient tout. Il a déja accordé la plûpart des Bulles necessaires aux Evêques de mon Royaume, & promis au Cardinal d'Etrée de travailler avec empressement à Procurer la Paix à la Chrêtienté.

A propos Sire, dit Luxembourg comment se trouve Vôtre Majesté du Baron de Chateauneuf que j'ai pris la liberté de lui presenter pour être son Ambassadeur à Constantinople.

Fort bien, dit S. M. c'est un homme de Robbe, & qui est sorti de mon Parlement de Paris, où il passoit pour habile dans les affaires ; & il me falloit aussi une personne comme lui, car à ce que j'en apprens il est adroit à persuader le Grand Seigneur. D'ailleurs ce qu'il y a de bon c'est qu'il est fort aimé du Grand Vizir qui lui a promis de ne point entendre à la Paix encore cette Campagne, mais cela moyennant deux cent mille écus qu'il lui a fallu conter.

Sire, répondit Luxembourg ; l'argent est aujourd'hui d'un grand secours à V. M. & si elle venoit à en manquer. Je ne sçai comme tout iroit. Cela me fait resouvenier de ce que l'Histoire de nos Rois raporte de Charles V. qui fut surnommé le sage, par ce que sans sortir de son Cabinet, il eut toûjours de l'avantage sur les Anglois, & vint à bout de tous ses desseins. Aprés sa mort il fût appellé riche parce qu'en mourant il laissa dix-sept millions d'écus, ce qui étoit une somme prodigieu-

digieuse dans ce temps-là. Je doute fort si Vôtre Majesté avoit été de son Regne qu'elle eut reussi dans toutes ses entreprises avec une si petite somme ; puisque nous voyons qu'elle a bien de la peine avec trois cens millions qu'elle tire de ses Sujets.

Luxembourg, dit Sa Majesté, un Prince qui est absolu sur ses Peuples, & qui est par consequent Maître de leurs biens a des mines d'Or & d'Argent qui ne s'épuisent point, ces sources ne tarissent jamais, & sont infiniment plus riches & plus abondantes que celle du Mexique & du Perou ; & nous voyons dans nos jours que le Roy d'Espagne qui fournit pour ainsi dire à tous les autres Princes de l'Europe tout ce qu'ils ont de richesses, & l'Or & l'Argent qui roulent dans le Commerce de chaque Peuple & de chaque Nation, & cependant c'est lui qui en est le moins partagé, & qui en auroit le plus de besoin.

Sire, repondit Luxembourg, si vos Predecesseurs Henri IV. & Loüis XIII. avoient eu le pouvoir despotique & arbitraire en main comme Vôtre Majesté l'a aujourd'hui sur tout Henri IV. qui étoit un Prince remüant & plein d'activité que n'auroient-ils pas fait ?

Le veritable art de Regner, dit Sa Majesté, leur étoit encore inconnu, & ils n'ont pas su profiter des Leçons de Machiavel, & des incomparables Richelieu & Mazarin qui ont été les seuls qui l'ayent enseigné ;

de sorte que je ne vois de tous mes Ancêtres que Loüis XI. qui se soit servi de ce principe qui luy fut attribué ; & qu'on a du depuis appellé la maxime de Loüis XI. *Qui nescit dissimulare, nescit regnare. Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner.*

A propos d'argent, dit Luxembourg, comment se trouve vôtre Majesté de Pont-Chartrain, que feu Mr. de Colbert vous recommanda avant sa mort, comme un homme tres-propre à faire valoir vos Finances.

Pont-Chattrain, répondit sa Majesté, me rend de bons services dans la conjoncture presente, & si je ne l'avois pas, je ne sai comme tout iroit. Quand je me trouve court d'argent, ce qui arrive souvent à cause des pressantes necessitez de la Guerre, je n'ai qu'à luy dire, j'ai besoin de tant de millons ; comme il est extrêmement ingenieux, & un des meilleurs Partisans qu'il y ait en France, il invente d'abord quelque nouvel Impôt sur le Peuple ; ou quelque nouvelle Taxe sur ceux qui possedent les Charges. Ce n'est pas encore le tout, c'est qu'il est expert à trouver le moyen de le lever & d'avoir d'abord de l'argent contant.

Sire, dit Luxembourg, je crois que V. M. regrette fort la perte qu'elle a faite en feu Mr. de Colbert ; qui étoit un homme entendu s'il y en eut jamais au maniment des Finances.

Il étoit trop haï du Peuple, dit sa Majesté, & on commençoit à crier aprés luy *au voleur*, *au voleur*, on l'accusoit d'avoir ruiné la France & d'en avoir fait un Hôpital General, quoi qu'il

qu'il n'ait cependant jamais rien fait que par mon ordre & en me donnant avis de tout. Quoi qu'il en soit, il a été l'instrument de bien de choses ausquelles je n'aurois peut-être jamais pensé sans sa persuasion. Enfin je fus bien-aise pour appaiser mon Peuple, que la mort luy enleva un objet qui luy faisoit horreur; & comme l'on aime la nouveauté, & que l'on se flatte toûjours que le dernier venu sera meilleur que le premier, tout le monde conçut de grandes esperances à l'arrivée de Pont-Chartrain.

Mais, dit Luxembourg, il me semble que Colbert avoit amassé de grands biens qu'il possedoit en son propre, & tous ses enfans étoient devenus puissantissimes.

Il est vrai, dit sa Majesté, mais aussi aprés sa mort l'eau revint à la source, & je fis faire bonne & ample restitution. Je me servis d'un pretexte specieux pour les dégraisser, ce qui apporta quelques millons dans mes Coffres.

Sire, répondit Luxembourg, laissons toutes ces matieres qui ne regardent point la Guerre, V. M. n'a point de temps à perdre, il s'agit de prevenir ses Ennemis & d'être de bonne heure en Campagne, ainsi il est temps de prendre une ferme & solide resolution.

Luxembourg, vous avez raison, dit sa Majesté, & c'est aussi pour cela que je vous ai fait venir, & que j'ai voulu assembler mes Generaux, pour les écouter les uns aprés les autres, & avoir une Conference secrette sur ce que je dois entreprendre. Mais comme vous

étes un de ceux en qui j'ay plus de confiance, & que d'ailleurs mon dessein est de faire de la Flandre le principal Theatre de la Guerre, où je prétens que mes plus grands desseins éclatent, je veux bien vous dire en confidence & à cœur ouvert toutes choses. Vous étes un homme d'experience, & les Guerres de soixante & douze vous ont donné des lumieres toutes particulieres sur ce païs-là. Je regrette extrêmement le pauvre Prince de Condé, il connoissoit aussi parfaitement le génie & les interêts des Espagnols & des Hollandois. Schomberg me seroit aussi d'un grand secours si son entêtement à la Religion ne l'avoit miserablement fait perir en Irlande. Le pauvre Turenne la fleur de tous mes Generaux, *hac Cœlum itur viâ*, meritoit les mêmes honneurs que les Dieux rendirent autrefois au Grand Hercule en memoire de ses travaux ; je veux dire l'immortalité. Quoy qu'il en soit, je n'oublieray jamais les bons services qu'il m'a rendu en Allemagne.: & de tant de braves Capitaines vous étes le seul qui me reste : aussi je vous prie de ne vous pas trop exposer, & d'avoir autant de soin de la conservation de vôtre chere personne que de mes Armées. Car si je venois à vous perdre, je ne sai à qui j'en donnerois le commandement, n'ayant pour la plûpart que des Lieutenans Generaux, plus propre à commander un parti d'Incendiaires qu'une Armée aussi considerable que celle de Flandres. Le Prince d'Orange y venant à toutes les Campagnes pour

pour commander luy-même, ne demanderoit pas mieux que d'avoir affaire à un Novice. L'Electeur de Baviere qui commande avec luy a aussi, comme l'on dit, la tête prés du bonnet. Ces deux Princes rodent autour de mon Armée comme l'oiseau de proye autour de l'Irondelle, & ne cherchent qu'à me faire perdre une Bataille pour entrer en France.

Au reste Luxembourg, voici encore un tour du Prince d'Orange qui me met au desespoir; c'est qu'il ne s'est pas contenté de monter sur le Thrône d'Angleterre, aprés que le pauvre Roy Jacques son Beau-Pere & mon Allié se fut retiré à ma Cour; il fait encore bien pis à mon égard, car il vient de trouver le moyen de me chasser des Païs-Bas, voulant priver le Dauphin mon Fils des Provinces écheuës à la Reine Tres-Chétienne ma Femme, par le Decez de la Reine Elisabeth sa Mere, du Prince Don Baltasar son Frere, & du Roy Catholique Philippe IV. son Pere. Le stratageme qu'il a joüé pour cela, c'est qu'il a porté le Roy d'Espagne Charles II. a faire une donation *ad vitam* des Païs Bas Espagnols à Mr. l'Electeur de Baviere. Il y a quelques années qu'on fit semblant de toucher cette corde; mais je fis des si fortes protestations & menaces d'entrer en Flandres avec une puissante Armée, sans avoir égard à la Tréve, qu'ils jugerent à propos pour la Paix de ces Provinces-là & le repos de l'Europe, de renvoyer l'affaire à un autre temps.

Sire, répondit Luxembourg, tout cela n'est venu que de la prise de Mons, & de la bonne correspondance que le bon Marquis de Castanaga avoit avec nous, laquelle a été découverte par là. Le Prince d'Orange voyant que le Païs-Bas Espagnol étoit vendu à beaux deniers contans par l'avarice des Gouverneurs, a voulu faire un coup de Maître en le faisant passer en de meilleures mains qui feront gloire de le conserver.

Mais, dit sa Majesté ; cela se peut-il faire sans injustice ; & peuvent-ils disputer à mon fils le Dauphin, comme ils me l'ont voulu disputer à moi du temps des Guerres de Paris, que la Reine Tres-Chrêtienne Marie Therese cy-devant Infante d'Espagne, & immediatement aprés la Paix des Pirennées devenuë mon Epouse, n'ait accouché d'un Prince à Fontaine-bleau, le jour de la Toussaints le 1. Novembre peu avant midy l'an 1661.

Sire, répondit Luxembourg, ce n'est pas ce qui est en question que la Naissance de Monseigneur le Dauphin ; personne ne doute qu'il ne soit veritablement le fils de V. M. & de la Reine Marie Therese. On est assez persuadé de la fecondité de cette Princesse ; & pour ce qui regarde en propre la personne de vôtre Majesté, elle a graces à Dieu suffisamment fourni de Modelles, pris sur les originaux de Mesdames de Fontages, la Valliere & la Montespan qui nous ont laissé assez d'Illustres rejettons, témoin Monsieur le Duc du

du Maine, Madame la Princesse de Conti & Mademoiselle de Blois à present Duchesse de Chartres. Pour Madame de Maintenon qui leur a succedé, je n'ay garde d'en parler, parce que je suis persuadé qu'elle est une terre où les meilleurs semeurs m'ont la mine de perdre leurs temps & leur peine, à moins que le bon Dieu n'en voulût faire une Sara. A propos de Mademoiselle de Blois, il faut que j'avertisse en passant vôtre Majesté qu'on a fort parlé de son Mariage avec Monsieur le Duc de Chartres; dans les Païs Etrangers, & principalement en Hollande, où l'on critique jusques aux moindres actions des Rois & des Princes. Tout le monde s'y mêle de parler de politique, mêmes jusques aux Femmes. On a dit que vôtre Majesté avoit par ce Mariage, & par celuy de la Princesse de Conti, mêlé indignement & sans distinction le pur avec l'impur; & que si cela continuoit il ne resteroit plus à la France une goutte de ce noble Sang de vos Ayeuls, & qu'on ne verroit plus dans la Famille Royale que les Enfans de la Valliere & de la Montespan.

Pour revenir présentement à mon sujet ce qui est en question, c'est que les Alliez prétendent que la renonciation que vôtre Majesté fit à la Paix des Pirennées l'a fait déchoir du droit qu'elle auroit eu à la succession dont il s'agit.

Mais, dit sa Majesté, il n'étoit pas en mon pouvoir de disposer de ces biens & d'y renoncer au préjudice de mon Fils, selon

toutes les Loix les peres ne sont pas en droit d'aliener les biens de leurs enfans lors qu'ils sont mineurs & lorsque ces biens sont maternels.

Mais, dit Luxembourg, le Mariage de vôtre Majesté ne fut conclu qu'à cette condition, de sorte que la renonciation que vôtre Majesté fit sur tous les droits presents, futurs & avenir qu'elle pouvoit avoir sur l'Espagne, ou sur les Etats en dépendants, a été considerée comme le fondement de ce Mariage; sans quoy il y auroit eu de la folie de la part des Ministres d'Espagne de donner les mains à une Alliance qui alloit produire de nouvelles semences de guerre & de division, au lieu d'une Paix ferme & stable qui en avoit été le but. J'ajoûte à toutes ces preuves que la circonstance du Serment que vôtre Majesté fut obligée de faire en jurant solemnellement sur les Saints Evangiles, qu'elle tiendroit sa parole Royalle qu'elle venoit de donner a été comme le Seau de toutes les promesses, des engagemens & de la bonne foy de vôtre Majesté.

A vôtre avis, dit le Roy, je suis donc tres-mal fondé dans mes prétentions, & je n'ay aucun droit selon le Code & le Digeste. Non sans doute, dit Luxembourg; mais cent mille hommes, cent pieces de Canon & cent millions feront bien mieux pancher la balance de son côté. On a coûtume de representer la justice les yeux bandez, tenant une balance d'une main; mais si de l'au-

tre l'on ne l'avoit armée d'une épée, & placé à ses côtez un Lion qui est le symbole de la force & de la puissance, elle ne seroit qu'un fatôme ridicule exposé aux violences & à la témerité des hommes. Ainsi l'on peut dire que celuy qui a la force en main est le maître de la justice, & malgré bongré qu'elle en ait il faut qu'elle se range de son parti, & qu'elle combatte sous ses Etandarts contre le plus foible, & voilà le droit de vôtre Majesté.

Mais, dit sa Majesté, puis que les choses sont dans cet état, & que je me vois le maître de la force & de la justice, ne feray-je pas bien de pousser ma bonne fortune à bout, & de me rendre le maître par le moyen de mes Armées toûjours victorieuses & triomphantes de tous les Etats qui seront à ma discretion & à ma bien-seance, sauf à mes ennemis à s'y opposer?

Fort-bien, dit Luxembourg. Il n'y a point d'autre barriere qui soit capable d'arrêter vôtre Majesté que la foy des Traitez. Mais c'est un autre Evangile pour vôtre Majesté dont elle se soucie fort peu. On dit du Roy Jean I. un de vos Ancêtres descendu de la premiere branche des Valois, que ce Prince fut si grand observateur de sa parole, qu'on luy donna le tître de bon. Il avoit accoûtumé de dire que quand la fidelité & la bonne foy seroient bannies du monde, elles se devoient trouver en la personne d'un Prince.

Ce Prince, répondit sa Majesté, n'avoit pas

connu Machiavel, & vous ne dites pas en même temps qu'il fut tres-malheureux pendant son Regne, & je ne doute point que sa trop grande bonté n'ait été en partie la cause de ses malheurs. Car ayant perdu la Bataille de Poitiers contre les Anglois commandez par le Prince de Galles grand Capitaine, le Roy fut pris & mené prisonnier à Londres dont il ne sortit que par le Traité de Bretigny, par lequel il ceda au Roy d'Angleterre quelques Provinces de France en Souveraineté. Mais toutes ces fautes de Jean I. furent glorieusement reparées par Charles V. son successeur, ce qui luy acquit le nom de Sage.

Sire, répondit Luxembourg, puisque vôtre Majesté se moque ainsi de la bonne foy des Traitez que les autres Princes regardent comme inviolables & adorent comme une Idole, je ne suis point surpris qu'elle ait entassé Conquête sur Conquête. Il n'y a point de petit Prince dans le monde qui ne soit en état de s'agrandir par cette voye-là, & qui ne devienne enfin la terreur de ses voisins; mais il ne seroit pas à souhaiter qu'un semblable desordre arrivât, & si chaque Souverain en usoit de même, on verroit nombre de Sceptres & de Couronnes renversées par terre devenir indubitablement la proye du plus fort.

Mais, dit sa Majesté, puisqu'il n'est pas permis de s'agrandir, d'où vient que le Prince d'Orange est monté de nos jours sur le Trône de son Beau-Pere; n'est-ce pas une usurpation?

Sire,

Sire, dit Luxembourg, cela n'est pas sans exemple, les Histoires en sont pleines, & nous voyons que Childeric III. dernier Roi de la premiere Race fut detrôné par Pepin le Bref qui n'étoit auparavant que Maire du Palais, qui étoit une charge à peu prés semblable à celle des Grands Vizirs, & même sa deposition se fit par l'Assemblée des Etats, aprés que le Pape eut declaré que les François étoient dispensés de reconnoître ce Prince. De sorte que le pauvre Childeric detrôné n'eut point d'autre parti à prendre, que celui de se faire raser & se mettre dans un Monastere, & comme cette disgrace lui arriva par des raisons d'Etat qu'il seroit trop long de raporter, de même le Prince d'Orange n'est monté sur le Trône que par le consentement du Peuple qui l'a appellé. Et le Parlement lui-même qui est en Angleterre à peu prés ce qu'étoient autrefois les Etats en France l'a Couronné & confirmé *nemine contradicente*, de maniere que l'avenement du Prince d'Orange à la Couronne doit être appellé une acceptation & non une usurpation.

Selon ce sens, dit Sa Majesté, vous étes donc d'avis que le Prince d'Orange est bien fondé, & que le pauvre Roi Jacques n'a point de plus court parti à prendre au milieu de ses disgraces qu'à imiter Childeric, c'est-à-dire accepter la renonciation à la Couronne, se faire razer & se mettre dans un Couvent.

Sire, repondit Luxembourg, j'abuse peut-être de la liberté que Vôtre Majesté me donne de dire à cœur ouvert mes sentimens, & ce que je pense de l'infortune de ce Prince. Mais comme dés l'entrée de cette conference Vôtre Majesté m'a temoigné prendre beaucoup de confiance en moi, je la prie aussi de souffrir que je m'abstienne du langage de certains parasites qui applaudissent en tout à Vôtre Majesté.

Non, Luxembourg, dit Sa Majesté, vous me faites plaisir de dire les choses comme vous les pensés, cela ne me surprend point, parce que j'ai toûjours reconnu en vous plus de liberté à dire vos sentimens qu'à pas un de mes Courtisans & de mes Conseillers.

Sire, dit Luxembourg, puisque Vôtre Majesté me donne la permission de dire ce que je pense du Roi Jacques & de la Guerre qui a été allumée dans l'Europe à son occasion, je ne parle point d'une demangeaison secrette que Vôtre Majesté a eu dés le berceau de surpasser ses Ancêtres, d'agrandir ses Etats & de pousser ses conquêtes au delà du Rhin, de la Sambre & de la Meuse; je ne parle point non plus des droits de la defunte Reine; je passe sous le silence le droit de dependance, qui est une vieille querelle que Vôtre Majesté a avec l'Empereur & les Princes de l'Empire: je me tairai aussi sur ce qui regarde une inimitié secrete qui a regné de tout tems entre la

Mai-

Maison d'Autriche & celle de Bourbon. Mais je viens d'abord au fait & à ce dont il s'agit presentement, qui est que Vôtre Majesté s'est attiré la guerre sur les bras en l'année 1689. il a aujourd'hui 4 années, & cela, au sujet de la Monarchie Universelle. 2. Au sujet du Pape Innocent XI. qui s'opposoit à tous vos desseins. 3. A l'occasion du Cardinal de Furstemberg. 4. Pour empêcher la rüine de l'Empire Ottoman. 5. Pour remettre le Roi Jacques sur le Throne.

De tous ces articles je n'en choisirai qu'un, & je ne m'arréterai que sur le dernier qui est à mon sens le plus important, & que je considere comme un obstacle invincible à une Paix glorieuse, qui doit être le but des armes & des entreprises de Vôtre Majesté. Je dis donc que Vôtre Majesté se trouve aujourd'hui dans un grand embarras par le poids de la Guerre qu'elle est obligée de soutenir, qui est une des plus sanglantes, des plus pernicieuses & des plus onereuses que la France ait jamais eu; & effectivement à parcourir les Regnes qui ont precedé celui-ci, on ne voit point que Charles VII. François I. Charles VIII. Charlemagne & Henri IV. non plus que Loüis XIII. ayent eu tout à la fois tant d'Ennemis sur les bras. Mais ce qui me surprend le plus & que je regarde comme une merveille, c'est qu'au milieu de tant d'Ennemis Vôtre Majesté se possede également & donne

donne ses ordres par tout avec la même tranquilité que si elle étoit dans une profonde Paix.

Les affaires étant dans cet état je n'ai plus qu'à sçavoir une chose de Vôtre Majesté que je la prie de me vouloir dire en confidence ; aprés quoi je m'engage de lui tracer une route qui la conduira infailliblement à la Paix generale dans moins de deux Campagnes.

Je vous ai déja dit, Luxembourg, dit Sa Majesté, que je mettois en vous une pleine confiance, & que je vous avois choisi comme un des mes meilleurs Conseillers dans l'état où je me trouve ; parce qu'effectivement j'ai remarqué que mes affaires ont changé de face & pris tout un autre trein dés le moment que vous avez pris le commandement de mon Armée, & je ne sçay si mes Ennemis vous craignent plus que mes autres Generaux, ou si cet esprit familier que l'on dit que vous avez pour gagner des Batailles vous rend plus hardi & plus intrepide. Quoy qu'il en soit, la Bataille de Fleurus que vous gagnâtes m'a été d'un grand secours ; & a remis mes affaires chancelantes sur un bon pied, & si tout autre que vous en eût eu la direction je courois grand risque de la perdre, puisque cinquante mille hommes de mes meilleurs Trouppes eurent bien de la peine à en defaire vingt-quatre mille qui composoient l'Armée ennemie. J'ajoûte même cette circonstan-

ce que la Victoire étant long-temps balancée par la forte resistance que l'Infanterie Ennemie faisoit, à laquelle vous ne vous attendiez pas, vous fûtes obligé d'exhorter mes Troupes qui refusoient d'aller à la charge pour la quatriéme fois, & levant le chapeau vous suppliâtes les Officiers & les Soldats de se souvenir de l'honneur de la France & de la gloire de leur Prince, ce qui les anima si fort que revenant à la charge ils obligerent la victoire de se declarer pour mes armes. Je crois que si le pauvre d'Humieres avoit été là pour commmander, comme il avoit fait la Campagne d'auparavant, le bon homme auroit été bien embarrassé. Mais je doute fort, Luxembourg, que si le Prince d'Orange eut été à la téte de cette Armée vous en ussiez eu si bon marché que du Prince de Waldek.

Sire, dit Luxembourg, quand je commanderai contre le Prince d'Orange, je me contenterai de joüer au plus fin. Mais quand le Prince de Waldek commandera, je pretens d'aller manger son pain, camper dans son Païs & le mener par tout où il me plaira; la raison de cela est que le Prince d'Orange est agissant & paye de sa personne, se trouvant par tout dans une Bataille méprisant le danger, se possedant, & donnant ses ordres sans confusion.

Mais, dit Sa Majesté, comment fites vous à l'affaire de Leuse; car il avoit été à la tête de son Armée toute la Campagne.

Sire,

Sire, répondit Luxembourg, je n'eus garde d'attaquer son Armée dans ce temps-là, mais je pris justement l'occasion de son départ, & à peine venois-je d'apprendre par six de mes meilleurs espions qu'il étoit arrivé à Breda, que je fis marcher la Cavallerie. Pour tromper les Ennemis par un stratageme assez plaisant ; je pris avec moi Messieurs les Ducs de Chartres & du Maine, & nous nous rendîmes tous trois à Tournai dans le dessein d'y voir joüer la Comedie. Nous y arrivâmes sur les six heures aprés-midi, c'estoit justement la veille de l'action qui se devoit passer le lendemain sur les 8. ou 9. heures du matin, comme nous l'avions concerté. Les Espions du Prince de Waldeck dont il n'est pas des mieux pourvû, ne manquerent pas de lui venir rapporter que nous étions à la Comedie, comme il étoit vray ; mais j'avois par avance donné ordre au Sieur de Roze, à Messieurs les Comtes d'Auvergne & de Ville-Roi, soutenus du Prince de Soubise, & du Marquis de Congis, de s'avancer tout doucement avec 60. à 80. Escadrons divisés en plusieurs colonnes. La Comedie où l'on joua le Medecin malgré-luy étant achevée, il y eut un des Acteurs qui vint inviter la Compaignie au lendemain où l'on devoit joüer le Bourgeois Gentilhomme. M'étant aproché de l'oreille de Mr. le Duc du Maine, je lui dis tout bas, ma foi demain nous aurons une autre Comedie, pour ne pas dire Tra-

gedie

gedie, car elle m'a la mine d'être un peu sanglante. Cela fait nous montâmes à Cheval sur les neuf heures, & nous nous rendîmes à la faveur de l'obscurité de la nuit auprés des Troupes de Vôtre Majesté. Et par bonheur il s'éleva un broüillard épais qui commença environ une heure aprés minuit, ce qui favorisa si bien nôtre marche que nous arrivâmes à huit heures du matin à la vue des Ennemis qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cela; profitant de leur desordre, je les fis charger par les Troupes de Vôtre Maison que je menai moi-même au combat.

A propos Luxembourg, dit Sa Majesté, j'ai appris qu'il y eut un des Gardes du Prince d'Orange qui s'en vint tête baissée le sabre à la main dans le dessein de vous tüer.

Sire, dit Luxembourg, il est vray, & même il me porta un coup, de si prés qu'il m'auroit indubitablement emporté la tête, si j'avois été de belle taille. Mais comme on me prendroit quand je suis à Cheval pour feu le bon homme Scarron, je parai facilement ce coup en criant à plein gosier qu'on tirat sur ce temeraire.

Mais, dit Sa Majesté, vous achetâtes cherement la gloire que vous eûtes de garder le Champ de Bataille environ une demi heure, par la mort de mes meilleurs Officiers, & d'un grand nombre de braves gens de ma Maison.

Sire, dit Luxembourg, il faut que Vôtre Majes-

Majesté s'accoûtume de longue main à perdre du monde, si elle veut avoir de l'avantage sur ses Ennemis. Comme j'ay pour maxime de les attaquer pour l'ordinaire trois contre un, & que les Ennemis qui se voyent presque toûjours inferieurs & plus foibles en nombre de plus de la moitié, se battent aussi en desesperés, cela fait que Vôtre Majesté perd plus de monde qu'eux, mais aussi elle a la gloire de son côté.

Mais, dit Sa Majesté, ces pertes là sont frequentes, & que la Guerre dure encore quatre ou cinq Campagnes, comme il y a de l'apparence, je cours risque de me voir sans Officiers & sans Soldats.

Sire, dit Luxembourg, il faut que Vôtre Majesté achete la Paix à quelque prix que ce soit, en deut-il couter jusques à la moitié de ses Sujets.

Mais, répondit Sa Majesté, j'aimerois donc mieux risquer une Bataille generale, & dans les formes, venir en raze Campagne en presence de mes Ennemis. Je suis persuadé qu'ils ne la refuseroient pas, & cela seroit infiniment plus glorieux & plus digne du nom *de Grand*, que je porte; imitant en cela Charles Martel qui s'acquit ce nom à cause de son humeur martiale, & des grandes actions qu'il fit à la Bataille de Tours, où les François tuerent cent soixante & quinze mille Maures qui resterent sur la place. Il me semble qu'une action comme celle-là vaudroit incomparablement mieux que tou-

toutes les chicanes & les ruses dont je me suis servi jusqu'à present, qui ne sont au bout du conte que des petits rencontres qui ne décident rien, & ne font traîner que la Guerre en longueur.

Non Sire, répondit Luxembourg, ce n'est pas là le chemin par où je prétens conduire vôtre Majesté, vos Ennemis ne demanderoient pas mieux. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere en triompheroient de joye, & vôtre Majesté ne leur sçauroit faire un plus grand plaisir qu'en venant comme elle dit, en raze Campagne. Il ne faudroit qu'une semblable resolution pour aneantir dans un instant tous ces prodiges de gloire & perdre tant de belles Conquêtes entassées les unes sur les autres, qui ont couté tant de monde & tant de sang, & je suis persuadé que vôtre Majesté n'a pas encore oublié ce qu'il en couta à François I. & à saint Loüis pour s'être un peu trop exposez.

Et comment, dit sa Majesté, l'entendez-vous donc? Car il faut prendre le chemin le plus court. Mes peuples commencent à n'en pouvoir plus; & l'argent devient rare dans mon Royaume; & comme l'on dit, la prévoyance est la mere de la sagesse; je sai ce qui m'en couta en 72. pour avoir un peu trop attendu.

Sire, dit Luxembourg, vôtre Majesté souhaite-t-elle absolument d'avoir la Paix? Je l'ay déja prié plusieurs fois de me vouloir découvrir ses plus secrettes intentions.

Vous

Vous ſavez, dit ſa Majeſté, que je la ſouhaite paſſionnement. Mais je me reſerve la gloire de l'accorder à mes Ennemis, & je ne combats preſentement que pour les contraindre à me la venir demander.

Sire, répondit Luxembourg, puis qu'ainſi eſt, que vôtre Majeſté veut abſolument avoir la paix, qu'elle la ſouhaite & qu'elle la recherche, voici le moyen d'y parvenir bien-tôt.

Il faut que vôtre Majeſté faſſe preſentement de la Flandre le Théatre de la Guerre: qu'elle y aſſemble ſes plus grandes forces, & qu'elle faſſe état d'y avoir trois Armées cette Compagne, pour agir de concert & ſe prêter mutuellement la main. Il faudra que chacune de ces Armées ſoit pour le moins de cinquante mille hommes. Pour cet effet il faut que vôtre Majeſté donne ordre à Monſieur Voiſin Intendant du Païs-Bas, de faire avec les Commiſſaires de vivres, une exacte ſupputation des rations neceſſaires à l'entretien de tant de Troupes, & de pourvoir aux Magazins dont les principaux ſeront à Mons, Maubeuge, Philippe-Ville & Dinant. Il faudra encore que le Grand Maître de l'Artillerie donne ordre que les munitions de Guerre auſſi bien que la groſſe Artillerie ſoient tranſportez de bonne heure aux Places Frontieres les plus avancées, le Comte de Guiſcard Gouverneur de Dinant aura ſoin d'aſſembler & de tenir prêts bon nombre de Batteaux. Monſieur de Vertillac Gouverneur de

de Mons aura pareillement le soin d'assembler tous les Chariots & Charettes qui se trouveront dans la Comté du Haynaut ; il fera en même temps, aussi-bien que les autres Gouverneurs, une Liste des Pionniers qu'on pourra avoir, dont le nombre ne doit pas être moindre que de vingt-mille ; & afin que toutes les Troupes se trouvent à temps au rendez-vous general qui sera Mons, il faut que vôtre Majesté dépeche dés à present, des ordres pour les faire marcher. J'ajoute encore qu'il faut travailler à de bonnes intelligences, les fomenter & les entretenir, coute qui coute, parce qu'elles sont le premier mobile, sans quoy on bâtiroit sur le sable mouvant.

Toutes ces dispositions étant prises, il ne faudra plus qu'une Tête qui fasse remuer un si grand Corps, & comme la presence des Rois & des Princes à leur Armée en est l'ame & la force, & qu'un Prince qui commande en personne ses Armées aspire à une gloire immortelle, de même il n'y a point de Soldat qui combattant à la veuë de son Prince, n'employe toute sa valeur, & qu'animé du desir de la gloire, & de l'esperance d'être liberalement recompensé, ne se presente avec joye aux plus grands & plus redoutables perils. Je conseille donc à vôtre Majesté de faire encore cette Campagne comme elle fit celle de Mons ; vôtre Majesté a remarqué que cette importante Place s'est renduë dans moins de 15. jours de tranchée ouverte à la veuë d'une

Armée

Armée Ennemie, & dans un temps où les rigueurs de la saison s'y opposoient. Aprés un semblable coup, vôtre Majesté est en droit de tout entreprendre.

Voilà qui est fort bien, dit sa Majesté, mais par où jugez-vous qu'il seroit à propos d'ouvrir la Campagne, sera-ce par le Siege d'Ath ou de Charleroy ; comme ces Places sont les plus avancées, il semble que c'est par là qu'il faut debuter.

Non Sire, dit Luxembourg, il faut attaquer vos Ennemis par un endroit plus sensible, Ath & Charleroy sont des Places qui tomberont d'elles-mêmes entre les mains de vôtre Majesté.

De quoy s'agit-il donc, dit sa Majesté, ira-t-on bombarder Brusselles?

Non Sire, dit Luxembourg, il n'en vaut pas la peine, il faut une entreprise plus éclatante, il ne seroit pas raisonnable que vôtre Majesté se mît à la tête de ses Armées pour si peu de chose.

Quoy donc, dit sa Majesté, attaquera-t-on Ostende par Mer & par Terre, cette perte seroit tres-sensible à mes Ennemis, parce que c'est le lieu où toutes les Troupes Angloises viennent debarquer, & de là l'on pourroit pénétrer dans le cœur de la Comté de Flandre.

Non Sire, dit Luxembourg, cette Conquête n'est pas assez importante pour occuper un Roy avec une Armée de cent cinquante mille hommes.

Dequoy

Dequoy, s'agit-il donc, dit sa Majesté, entrera-t-on dans le Païs de Liege pour forcer le Prince de ce Diocese à mettre les Armes bas, & à se soumettre à ma clemence.

Non, dit Luxembourg, cette expedition est plus propre pour Boufflers que pour vôtre Majesté, elle n'est pas assez glorieuse pour un Prince qui ne marche que pour attaquer des places invincibles. He quoi donc ! dit sa Majesté.

Sire, le voici, dit Luxembourg, il faut que vôtre Majesté vienne à la tête de cent cinquante mille hommes divisés en trois corps, dont le premier sera commandé par vôtre Majesté, ayant sous elle le Marechal d'Humieres ; le second sera sous le Marquis de Boufflers ; & le troisiéme sera sous ma direction. Cette Armée étant ainsi partagée, le Marquis de Boffiers prendra le devant avec un corps de quinze mille Chevaux & occupera les passages & les avenuës. Le gros de l'Armée étant arrivé, vôtre Majesté formera le Siege de Namur, & par la prise de cette importante Place, elle se rendra Maîtresse de tout une Comté, qui est sans contredit la plus belle des Païs-Bas.

Luxembourg, dit sa Majesté, cette entreprise est grande, & cette Place me paroît imprenable par sa situation ? d'ailleurs la construction d'un certain Fort qu'ils nomment William bâti depuis peu la rend presque inaccessible.

Sire, dit Luxembourg, il faut que l'art &

l'in-

l'intelligence favorisent la force, & comme l'on dit, coudre la queuë du Renard à la peau du Lion. Je say un expedient par lequel la moitié de toutes ces difficultez seront surmontées, & voici comme je l'entens; il y a dans la Citadelle un certain Baron de Bersé qui en est Major, homme à tout faire, de grande dépense & adonné à ses plaisirs. J'apprens que ce Bersé se dit parent de Madame de Maintenon, & voilà ce qu'il nous faut.

Mais, dit sa Majesté, qui vous a dit que ce Bersé seroit homme à entretenir correspondance.

Sire, répondit Luxembourg, il suffit qu'il soit addonné à la débauche. Il faut que vôtre Majesté charge Madame de Maintenon de toute cette negotiation; & tandis que nous preparerons des Bombes & des Carcasses, elle de son côté attaquera le plus fort de la Place par de belles & bonnes Lettres dorées qui feront plus dans un jour qu'une Armée de cent cinquante mille hommes dans six semaines.

Ho! dit sa Majesté, si l'affaire est ainsi, ma bonne & chere Maintenon fera bien cela pour me faire plaisir. Mais qu'est-ce qu'elle luy promettra pour l'engager?

Sire, dit Luxembourg, il faut qu'elle luy promette cent mille francs pour recompense? & aprés la redition de la Place une Charge de Lieutenant General. Je suis persuadé qu'il acceptera la proposition, & que dans moins de huit jours vôtre Majesté en aura des preuves convaincantes. He bien!

Hé bien ! dit sa Majesté, supposons donc, par exemple, qu'il accepte les avances que luy fera la Maintenon, à vôtre avis quel ordre tiendra-t-il pour favoriser nôtre entreprise ?

Sire, dit Luxembourg, le voici, il faut en premier lieu qu'il fasse un registre exact de de toutes les provisions & munitions de guerre & de bouche, qui se trouveront dans la Citadelle ; qu'il dresse un Plan fort regulier du fort & du foible tant de la Citadelle, Maison du Diable, que du Fort Willam ; Qu'il s'oppose en qualité de Major de la Citadelle, à tout ce qui pourroit être entrepris de la part du Prince de Barbençon qu'il faudra aussi tâcher d'engager, si cela se peut. Il faut qu'il informe vôtre Majesté ou quelqu'un de ses Generaux, de tous les desseins, marches & contre-marches de vos ennemis ; qu'il ne fasse cependant semblant de rien, mais qu'il se tienne dans la Citadelle, & à son poste ordinaire, jusques à ce qu'on luy fasse sçavoir le temps que la mine doit joüer. Ce tems étant venu il faudra que Madame de Maintenon luy écrive quelque temps à l'avance de faire semblant de venir en parti & de se laisser prendre prisonnier, comme si cela étoit arrivé par imprudence.

L'invention n'est pas méchante, dit sa Majesté.

Sire, dit Luxembourg, vôtre Majesté s'étant ainsi rendu Maîtresse d'un homme qui l'informera à fonds des moindres circonstan-

ces, elle doit s'assurer dés à present que la Place est renduë.

Si cela est, dit sa Majesté, nous en aurons aussi bon marché que de Mons. Mais le Prince d'Orange vient de repasser la Mer pour se trouver ici de bonne heure, & à ce que j'apprens il pourroit bien se mettre en Campagne aussi-tôt que moy, ayant une grande Armée, & étant accompagné de l'Electour de Baviere ils pourroient bien me disputer cette Conquête; ces deux Princes sont d'un temperament un peu chaud, ainsi les attaquans par un endroit aussi sensible, ils ne manqueront pas d'assembler toutes leurs forces pour s'y opposer.

Je n'en doute pas, dit Luxembourg, mais tandis que cet Opera se joüera en Flandres; il faudra preparer une Tragedie en Angleterre pour le Prince d'Orange. Vôtre Majesté m'a dit dernierement en confidence que le Roi Jacques avoit receu des lettres presque de tout ce qu'il y a de Noblesse & de Grand dans le Royaume, qu'il y avoit même une Princesse du Sang & l'Oncle de la Reine qui étoient de la partie, outre cela quantité de Quakers, de Fanatiques & de Trembleurs, que tous unaniquement avoient épousé les interêts & la cause de ce Prince pour le rétablir sur le Trône; si vôtre Majesté vouloit seulement favoriser & soutenir leur entreprise par 18. ou 20. mille hommes qui feroient descente en l'Isle de Wicht.

Il est vray, dit sa Majesté, & j'ay moy-même leu les Lettres. La Comtesse Malbou-
roug

roug marque en termes exprés que sa Majesté Brittanique n'a qu'à venir, qu'elle ne sçauroit croire avec combien d'impatience & d'empressement les Grands du Royaume & le peuple l'attendent; que tout le monde generalement prend à cœur son rétablissement sur le Trône; Qu'enfin on commence à faire provision d'armes & de chevaux qu'on assemble le plus secrettement qu'il se peut; sans oublier de bonnes sommes d'argent qu'on tiendra toutes prêtes pour payer les Trouppes qu'on levera dans le Royaume, qui ne seront que de personnes malcontentes du Gouvernement present.

Sire, dit Luxembourg, si la chose est ainsi voilà un grand coup; il faudra de toute necessité que le Prince d'Orange repasse la Mer au plus vîte pour aller au secours de ses trois Royaumes, & cependant vôtre Majesté fera son coup sans opposition & sans resistance. Il faut que V. M. donne ordre sans perdre de temps au Comte de Tourville de tenir la Flotte prête à faire voile, & qu'on assemble en diligence grand nombre de vaisseaux de charge pour l'embarquement des Trouppes.

Mais, dit sa Majesté, je ne serois pas bien-aise que Tourville risquât un Combat, & je vois de l'impossibilité à executer une telle entreprise sans en venir aux mains avec les deux Flottes; l'évenement me fait de la peine.

Sire, dit Luxembourg, voilà de grandes dispositions à une Revolution, il ne faut que hazarder, & donner quelque chose à la Fortune; elle est trop amie de vôtre Majesté pour l'a-

bandonner dans un si beau champ. Qu'elle donne seulement ordre à Tourville d'aller luy-même attaquer les Hollandois ; s'il les bat, comme il y a toute l'apparence, n'étant pas plus invincible à present qu'ils l'ont été en 1690. toute la Flotte Angloise se rangera do son côté, & alors étant les Maîtres de la Mer on fera la descente en toute liberté.

Mais, dit sa Majesté, les Anglois sont comme les Chats, plus l'on les caresse moins l'on avance, s'il arrivoit aussi qu'ils changeassent de sentiment au moment même de la Bataille ; & qu'ils se battissent conjointement avec les Hollandois, où est-ce que Tourville en seroit? Et ma pauvre Flotte que deviendroit-elle ?

Sire, dit Luxembourg, que vôtre Majesté ôte de son imagination une telle pensée, c'est un fantôme trompeur & un oiseau de mauvaise augure qui vient la troubler. On n'a pas encore vû qu'un pareille Catastrophe soit arrivée à vôtre Majesté, & elle a plûtôt lieu de presager une Victoire qu'une defaite.

Enfin, dit sa Majesté, puisque vous êtes de ce sentiment & que vous me conseillé de hazarder une Bataille, je donneray mes ordres à Tourville pour cela.

Mais quand à l'affaire de Namur, il me semble que cent cinquante mille hommes ne suffisent pas pour entreprendre un Siege de cette importance & occuper un terrain aussi vaste que celuy-là.

Sire, dit Luxembourg, nous ne sommes plus au temps que l'on marchoit avec des Armées

mées de quatre ou cinq cent mille combattans. Nous lisons dans l'Histoire des Rois de la premiere Race que Attila Roy des Huns venoit en Campagne avec une Armée de cinq cens mille hommes se faisant appeller le fleau de Dieu; mais nonobstant ce grand nombre, il fut defait par le Roy Meroüée, & perdit dans une Bataille deux cens mille hommes. Sire, ce n'est pas le grand nombre qui fait gagner les Batailles; une Armée de cinquante mille hommes bien commandée & qui fait ses mouvemens à propos, en battera une de cent mille si le desordre s'y mêle. J'ay oüi dire fort souvent à l'incomparable Mr. de Turenne & au défunt Prince de Condé, qu'une Armée qui excede le nombre de 50. mille hommes devient incommode à elle-même & au General qui la gouverne. D'ailleurs, Sire, j'ay fait une juste supputation des Trouppes de vos ennemis; je suppose même qu'ils se mettent tous ensemble, ils ne feront pas cent mille hommes, de sorte que vôtre Majesté en ayant cinquante mille de plus elle sera en état d'assieger & de les observer.

Mais, dit sa Majesté, vous avez supposé que le Prince d'Orange sera obligé de se rendre en toute diligence en Angleterre, & que par consequent les ennemis n'ayant plus ce Prince à leur tête qui est leur plus grand aiguillon, resteront immobiles, se contentant d'être spectateurs, ce qui est voir la medaille justement par son bel endroit, mais je vous prie voyons-en le revers, & supposons qu'il reste à la tête de

pour m'acquitter dignement du Gouvernement de son Armée dont sa Majesté m'a bien voulu honorer. Que si je n'ay pas eu tout le succés que j'aurois bien souhaité la derniere Campagne qui étoit celle de 1691. j'ay cependant humainement fait ce que j'ay pû avec le peu de monde que j'avois. Mais l'arrivée de Mr. l'Electeur de Baviere en Piemont gâta tout par le grand nombre d'Allemands qu'il avoit amené avec luy, lesquels joints aux Troupes d'Espagne & de Savoye avoient formé une Armée plus forte que la mienne de plus de la moitié. Cette inégalité de forces arrêta d'abord les heureux progrés que j'avois fait au commencement de la Campagne; cependant sans sortir de mon assiete naturelle ni me déconcerter, je fis tous les mouvemens que je crus être obligé de faire pour couvrir le Païs, garder les passages, & éviter un engagement auquel l'on me vouloit attirer, V. M. me l'ayant expressement défendu; & ce fut un grand bonheur pour moy d'avoir eu à faire à des Allemands, qui me donnerent le temps de me bien retrancher, & d'occuper tous les postes, aprés avoir laissé dans Carmaniolle 4. ou 5. mille hommes, & fait occuper toutes les hauteurs & les passages de Suze. Quant à l'échec que souffrirent les Armes de V.M. au Siege de Coni (que Mr. de Bulonde eut l'imprudence d'abandonner aprés plusieurs jours de tranchée) il fut suffisamment contrebalancé par le peu de progrés que firent les Imperiaux; parce qu'outre qu'ils vinrent fort tard en Campagne, la mesintelli-

telligence qui regnoit parmi les Generaux, rompit asseurement le cours de leurs entreprises, qui furent bornées à la prise de Carmaniolle. L'extrait de leur Conseil de Guerre que j'eus par le moyen de la pension que je payois à un de leurs Generaux, comme je l'ai écrit à Vôtre Majesté, me fut d'un grand secours; & je me servois d'un Frere Recolet Allemand, par où j'avois mes meilleures correspondances pour recevoir mes Lettres à main seure, qui m'étoient apportées par un nommé Jenet, Savoyard de Nation, qui les alloit prendre dans le tronc d'un vieux Arbre où le Frere Recolet avoit soin de les mettre.

J'appris donc que dans leur Conseil de Guerre auquel Monsieur l'Electeur de Baviere presidoit conjonctement avec le Duc de Savoye, le Comte de Schomberg qui devoit se mettre à la tête des Religionaires & des Barbets pour les commander proposa.

Que l'on fit irruption dans le Dauphiné & la Provence, en entrant dans celle-là par la Vallée de Keiras aprés s'être rendu les Maîtres du Chateau. Que de là on se pouvoit facilement emparer de la petite Ville de Guillestre; & qu'à trois lieux de là on suivroit la Durance pour forcer la Ville d'Ambrun où il y a un tres bel Archevêché; Que s'étant une fois rendus Maîtres des lieux les plus avantageux du Haut Dauphiné, on ne manqueroit pas de porter l'éfroi & la terreur par toute la Province, laquelle étant une des foulées de France

par les Tailles & les grands Impôts qu'elle paye à Vôtre Majesté, rüiné d'ailleurs par le frequent passage des Gens de Guerre, elle ne manqueroit pas de se soulever & de prendre les armes contre son Prince naturel. Que le grand nombre de nouveaux Catholiques qu'on y contoit frayeroit indubitablement le chemin à la revolte. Que pour lui il étoit de cet avis, qu'il n'y avoit point de tems à perdre, la saison n'étant déja que trop avancée; que les Places qui restoient derriere occupées par les François, ne leur devoient point faire ombrage; Qu'il n'y avoit qu'à laisser un bon corps d'Armée sur les Frontieres pour assurer le Piemont, faire tête à l'Armée de Cattinat & tenir les Garnisons de Cazal & de Pignerol en bride.

J'avoüe franchement Sire, que ce projet me fit de la peine, & que j'apprenhois fort que la balance ne panchât de ce côté-là; parce qu'effectivement selon les regles de la Guerre, & les veritables interêts du Duc de Savoye, & de ses Alliés, ils pouvoient tailler bien de la besoigne à Vôtre Majesté, par là, & me mettre dans l'impuissance de m'y pouvoir opposer; parce que j'aurois d'abord été obligé de diviser mon Corps d'Armée, qui n'étoit déja que trop petit, & je me serois vû dans un état à ne pouvoir plus tenir la Campagne.

Pour revenir au Comte de Schomberg qui avoit pris les conclusions que je viens de rap-

rapporter; Le Comte Caraffa qui commandoit les Troupes Impériales prit la parole immediatement aprés lui, *& dit, qu'à la verité cette resolution étoit judicieuse, mais qu'elle paroissoit trop hardie pour oser entreprendre dans un Païs Ennemi; forcer une Armée qui en gardoit les avenües & les passages & qui s'étoit avantageusement retranché; outre que l'hiver qui avançoit à grand pas ne permettoit pas qu'on s'éloignât si fort, pour s'engager dans un Païs inconnu, & courre risque d'être coupé : qu'on pouvoit exposer une Armée en prenant le sentiment de Schomberg à de grands perils, & que ce n'étoit pas le tout d'entrer dans un Païs Ennemi qu'il en falloit ramener son Armée saine & sauve. Qu'il ne voyoit pas comme quoy l'on pouvoit faire des semblables projets, tant que les Ennemis auroient des Places avancées qui les rendoient Maîtres de toute la Savoye & mettoient tout le Piemont à contribution, si on n'avoit là une Armée toûjours préte pour le couvrir. Que pour lui il étoit d'un sentiment tout opposé à celuy de Monsieur de Schomberg; Qu'il ne se souvenoit point d'avoir lû que les Cæsars & les Alexandre, qui avoient été de Grands Capitaines; eussent pratiqué rien de semblable ou d'aprochant dans le cours de toutes leurs Guerres; qu'enfin il conclüoit qu'il étoit expediant & tres convenable, sauf meilleur avis, de commercer*

la Campagne par le siege de Carmaniolle; qu'aprés la soumission de cette Place, il jugeoit à propos qu'on employat le reste du tems à traiter de bonne heure des quartiers d'hiver avec les Princes d'Italie; que les Troupes Imperiales seroient fatiguées aprés le siege & ne seroient plus en état d'étre employées autre part que pour entrer dans les quartiers d'Hyver.

Le Comte de Schomberg qui avoit à cœur les Interêts du Prince d'Orange qui l'avoit envoyé en Savoye pour se mettre à la tête des Religionaires, ne put entendre de sang froid ce qui venoit d'avancer le Comte Caraffa; & quoi qu'il soit d'un temperament doux & pacifique, qualité qu'il herite de feu Monsieur son Pere, aussi bien que celle de donner de grandes esperances pour être un des braves Capitaines du siecle, ne put cependant se resoudre à garder le silence; il y avoit trop long-tems qu'il se voyoit malgré lui les bras croisés & dans l'oisiveté. D'ailleurs il ne pouvoit se mettre dans l'esprit, quelque violence qu'il se fit, que toute une Campagne se deut passer au siege d'une petite Place comme Carmaniole, tandis qu'on alloit negliger une des belles occasions qui se soit jamais offerte aux Alliés d'entrer en France.

Il repliqua donc à tout ce qui avoit été avancé par le Comte Caraffa *qu'il étoit trop vieux dans le métier de la Guerre pour n'avoir pas une pleine connoissance de la*

situa-

ſituation du Païs, des chemins, des bois, des marais, des defilés, des montagnes, des rivieres, des ponts, des gayes, des paſſages, & eu un mot de tous les endroits par où il pretendoit entrer dans le Dauphiné ; Qu'il ajoutoit à cette connoiſſance celle d'avoir étudié dés ſon bas âge, le genie, leurs meurs, les interéts, les jalouſies, la force ou la foibleſſe & generalement toutes les paſſions dominantes de la nation Frraçoiſe, en laquelle il avoit été élevé & nourri. Qu'un General de quelque conſideration, & qui ſe piquoit d'entendre ſon mêtier devoit avoir toutes ces connoiſſances à fonds ; & qu'il ſeroit bien faché qu'elles lui fuſſent diſputés par un autre ; Que s'il falloit appuyer ſon diſcours des exemples tirés des plus grands Capitaines? Il ſeroit voir clair comme le jour que les Ceſars & les Alexandres, auſſi bien que les Charle-Quint, les Turennes & les Condés, & une infinité d'autres modernes, n'avoient pas eu d'autre principe dans le mêtier de la Guerre? Qu'il n'avançoit rien en temeraire; mais qu'il prétendoit donner au Conſeil un Plan ſi juſte du deſſein qu'il propoſoit, qu'il étoit perſuadé qu'il ne ſeroit point tant à rejetter que l'avoit voulu inſinüer Monſieur le Comte de Caraffa. Là-deſſus mettant la main à la poche il en tira pluſieurs écrits. Le premier étoit une Lettre circulaire en forme de Maniſeſte, qui devoit être diſperſée en entrant dans le

Païs

Païs pour exciter les Peuples à embrasser le parti des Alliez; laquelle étoit conçüe en ces termes.

Que tout ce qu'il y avoit d'Habitans dans le Haut & Bas Dauphiné étoient exhortés à se venir joindre aux armes de Sa Majesté Britannique & de Son Altesse Royale le Duc de Savoye, qui venoient avec une puissante Armée à leur secours, pour les aider à secoüer le joug, sous lequel ils gemissoient depuis tant d'annés. Que les vieux Catholiques aussi bien que les nouveaux sans distinction de Religion seroient également reçû par la clemence des Princes qui leur tendoient la main: Que Dieu s'étoit déja en plusieurs occasions declaré le Protecteur des armes des Alliés, & qu'il ne faloit pas douter qu'il ne benit leurs Conquêtes, & ne les mit bien-tôt en état de delivrer toute la France de l'oppression. Qu'on protestoit qu'il ne seroit rien changé dans l'exercice de la Religion, mais que chacun auroit une plaine liberté de Conscience, semblable à celle dont les Peuples ont si paisiblement joüi sous les Regnes de Henri IV. & Loüis XIII. Qu'on declareroit quittes tous les Debiteurs lesquels se soumettroient & viendroient implorer la protection de leurs Liberateurs; qu'enfin on maintiendroit les Ecclesiastiques dont leur Dignités, les Gentils-hommes dans leurs Terres, les Marchands dans la liberté de leur Commerce, les Païsans dans

dans le Repos, & les Magistrats dans leur Authorité pour la manutention des Loix & la dispensation de la Justice. Qu'on goûteroit une Domination bien differente de celle où ils vivoient, & qu'on les alloit tirer pour une bonne fois de la grande misere où ils ont été reduits par le faix insuportable & tirannique des Taxes & Impôts qu'ils sont contraints de payer à un Souverain qui a fait de ses Peuples libres, de miserables Esclaves.

Aprés la lecture de ce Manifeste, il fit voir plusieurs Lettres, qui lui avoient été écrits par les plus considerables de la Noblesse du Haut & du Bas Dauphiné, dont les principales furent aussi leües dans le Conseil selon l'ordre qui suit.

Copie d'une Lettre écrite du Dauphiné à Monsieur le Comte de Schomberg, à present en Piemont.

MONSIEUR,

Je vous écris avec des larmes de joye qui ont succedé à celles de tristesse, dont vôtre heureuse arrivée en Savoye nous a tout-à-fait gueri, par l'esperance que vôtre chere presence favorisera de plus en plus les bonnes intentions de Son Altesse Royale pour le bien de la Paix publique, & la delivrance de tant de pauvres Esclaves

Spirituels, dont les soûpirs sont souvent parvenus jusques à vous, lors même que vous étiez encore en Brandebourg. Mais c'étoit dans un tems trop prematuré, puis que la Providence Divine vous avoit reservé jusques à ce jour, pour être un des principaux instruments dont elle se veut servir, pour redonner à nôtre pauvre Sion, son ancienne splendeur & tranquilité. Nous prions Dieu de bon cœur qu'il lui plaise vous prendre en sa Sainte Protection, & vouloir benir tout vos justes desseins. Vous ne sauriez croire les dispositions dans lesquelles le General & le particulier de toute la Province se trouve; elles paroissent tout-à-fait favorables si on étoit un peu diligent, & qu'on voulut une fois imiter en cela la France à laquelle tous les momens sont precieux, lors qu'il s'agit d'executer ses entreprises. Je vous engage ma parole en foi d'homme d'honneur, qu'il y auroit un soulevement general, si on entroit dans le Païs. La crainte que j'ai que ma lettre ne soit surprise, ne me permet pas de vous marquer le detail de toutes choses; faites fonds sur le peu que j'en dis, marqués moi le tems & le lieu, & croyés moi sans reserve,

Monsieur, &c.

Mr. Julien vous donnera mon nom & mon addresse.

AU-

AUTRE ECRITE AU MEME.

MONSIEUR,

Nous sommes dans le plus grand chagrin du monde, d'aprendre que le dessein que vous aviez proposé verbalement à Son Altesse Electorale de Baviere, & à Monsieur le Duc de Savoye, d'entrer dans le Dauphiné par la Vallée de Keiras, n'a pas été reçû comme vous l'esperiez, & comme nous le souhaitions. Nous vous prions trés instamment tous tant que nous sommes, dont le nombre est si grand que vous en seriez surpris si je le marquois; mais comme cela ne regarde point l'état de l'affaire, je vous prie de m'en dispenser par plusieurs raisons. Nous vous supplions dis-je unanimement de revenir à la charge, & de vouloir encore une fois employer vos soins pour faire comprendre à leurs Altesses & à Monsieur le Comte Caraffa, qu'il est important qu'on entre en Dauphiné cette Campagne, en profitant de la foiblesse des Places, de la bonne disposition en laquelle les Peuples se trouvent, & de la Conquête asseurée de tout la Païs, si l'on vient droit à Grenoble, que si l'on le neglige, je presage qu'il ne restera aux Alliez qu'un immortel déplaisir, de n'avoir

pas

pas passé outre, & penetré jusqu'au cœur de la France. Nous avons écrit plusieurs Lettres sur le même sujet à Messieurs de Monbrun & de Montauban, en les priant de vous les communiquer: & suis,

Monsieur vôtre, &c.

Le Comte de Caraffa voyant que Mr. de Schomberg venoit d'abord au fait, & qu'il soûtenoit son sentiment par de fortes preuves, & remarquant d'ailleurs que S. A. E. de Baviere, Mr. le Duc de Savoye, le Prince Eugene, le Duc de Leganes, le Comte de Palfi & le Marquis de Pianese qui étoient tout présens sembloient en quelque façon luy vouloir aplaudir, sortit sur le Champ du Conseil & se retira chez luy en protestant qu'il vouloit demeurer ferme dans sa premiere resolution; que le Conseil pouvoit resoudre ce que bon luy sembleroit; que pour luy il savoit ce qu'il avoit à faire; & que les Troupes Imperiales dont il avoit le Commandement en Chef, ne feroient point d'autres mouvemens que celuy qu'il ordonneroit; qu'il savoit la volonté de l'Empereur, & qu'ainsi c'étoit inutilement perdre le temps que de l'employer à deliberer là-dessus.

Une maniere d'agir si peu attendue surprit extremement les autres Generaux. Mais le Comte de Schomberg en parut si sensiblement touché, qu'il ne fit point difficulté dès lors de s'en plaindre hautement, & même de témoigner dans la suite qu'il étoit si peu satis-

satisfait en Italie; qu'il avoit resolu de revenir en Hollande ou en Brandebourg, où il avoit cy-devant commandé les Troupes de S. A. E. de Brandebourg. Mr. le Duc de Baviere n'étoit pas non plus des moins chagrins, aprés avoir traversé toute l'Allemagne & l'Italie pour se rendre à grandes Journées en Piemont où il étoit attendu avec impatience; ce qu'il fit cependant malgré les accés d'une fievre dont il eut bien de la peine à se defaire, sans conter mille autres facheuses incommodités qu'il ressentit pendant la longuer du Voyage. Et tout cela dans l'esperance de moissonner à son arrivée des Lauriers. Ce ne fut cependant rien moins que cela, & il fallut qu'il se contentat comme les autres de la seule idée qu'ils étoit faite d'une Campagne glorieuse.

Le Duc de Savoye étoit celuy qui perdoit le plus à toutes ces disputes, & à qui l'affaire touchoit de plus prés; mais comme il n'a pas l'experience des autres Generaux, il se voyoit dans l'impuissance d'opiner avec toute la chaleur, dont il auroit été convenable pour soûtenir un sentiment aussi plausible & aussi desinderessé que le paroissoit celui du Comte de Schomberg. D'ailleurs il n'avoit pas de la peine à y consentir, parce qu'il envisageoit cette entreprise comme l'unique remede qui se presentoit d'incommoder son ennemi & de decharger ses pauvres Etats du fardeau insupportable des Troupes Auxilliaires, qui triompheroient de joye, disoit-il,

si elles se voyoient une fois postées dans le Païs Ennemi pour y prendre les quartiers d'Hiver; ce qui est justement la maladie des Allemands. Mais la coupe d'amertume que le Comte Caraffa ne pouvoit avaler; étoit tout autre. Il voyoit chez les Princes d'Italie de la graisse abondamment. C'est un Païs decoulant de lait & de miel; au lieu que dans le Dauphiné il ne voyoit que de tristes deserts & des Peuples déja rüinés par la Guerre, ce qui étoit plus que suffisant pour luy faire prendre une autre resolution.

Le Prince Eugene tomboit dans les sentimens du Duc son Cousin, & leurs Interêts étoient trop communs, pour n'être pas unis ensemble. Il ajoutoit qu'il ne pouvoit concevoir que l'opiniatreté fut capable de produire de si grands desordres, & que les Princes étoient heureux quand ils étoient seuls les Maîtres, & les Armées victorieuses quand elles étoient commandées par un Chef; que depuis trois ans que la Guerre a commencée en Italie, la Discorde avoit seule fait plus de mal que l'Ennemi; puisqu'on voyoit que cette facheuse Déesse venoit troubler incessamment les plus importantes resolutions, & fournir de nouvelles semences de division & de dispute, qui naissoient souvent comme l'on dit d'un pied de mouche. Que si toutes ces contestations regnoient plus longtemps & qu'on s'amusât ainsi à passer des Campagnes entieres à deliberer, & principalement le temps precieux qui étoit destiné

à

d'entrer en action, c'étoit la justement le jeu de la France, & ce qu'elle demandoit, afin que nous attirant insensiblement dans l'Hiver, qui est la mere des negociations pour elle, elle eut une nouvelle matiere de crier à son ordinaire Victoire, par ce qu'elle est asseurée de son coup, & qu'elle prend justement le temps de nôtre retraite & des quartiers d'Hiver.

Le Duc de Leganes Gouverneur du Milannois avoit des sentimens tout-à-fait Espagnols, c'est-à-dire *piano*, *veremo*, & tout plein de confiance & de bonne volonté, il topit à tout & étoit prét à ambrasser la premiere ou la seconde resolution, ou bien les deux ensemble si cela s'étoit pu faire & se fut accordé avec le bon sens. Mais comme le bon homme est un aussi grand genie, que l'étoit son Predecesseur, quoiqu'il semble avoir un peu plus de bonne volonté, & que la glorieuse Maison dont il est sorti luy serve d'exemple, il se contenta cependant de suivre la foule & la pluralité des voix, crainte de tomber dans quelque Heresie, s'il avoit osé avancer de son cru, un troisiéme projet. Enfin la resolution prise d'entrer en France étoit la plus convenable pour luy & pour tous les autres Etats de l'Italie. Et si le Comte de Caraffa avoit par malheur voulu mordre à là pomme, c'en étoit fait. Mais comme je l'ay déja insinué à vôtre Majesté je l'avois si bien enchainé avec des chênes dorées qu'il se voyoit dans l'impuissance de faire un seul pas.

Le

Le Comte Palfi bon Allemand aussi, mais brave d'ailleurs, & le Marquis de Pianese furent absolument du sentiment du Comte de Schomberg & ne peurent consentir à la negative qu'avec regret. La negociation ayant donc été traversée par l'opiniatreté du Comte Caraffa; ainsi que je le viens de representer, il resta seul de son parti; mais comme il avoit de son côté toutes les Troupes Imperiales qui faisoient la principale force de leur Armée, il contraignit tous les autres Generaux malgré bongré qu'ils en eussent à subir la loy de ses sentimens, de maniere que ne pouvant faire autrement, ils resolurent afin d'agir conjointement avec luy, & d'ouvrir la Campagne par le siege de Carmaniolle, dont ils se rendirent les Maîtres aprés beaucoup de resistance, de la part des Troupes de vôtre Majesté qui combatirent en braves.

Aprés cette conquête on ne parla plus d'aucun projet pour le reste de la Campagne. Caraffa tenant fidellement la parole qu'il avoit si solemnellement jurée, ne voulut plus entendre parler que de Quartiers d'Hyver, crainte de violer son serment & de passer pour un parjure, ainsi mettant incessamment la main à l'œuvre, il commença à traitter des contributions avec les Princes d'Italie qui se trouvant plus en peine que s'ils avoient eu à leur porte une Armée Ennemie, ne trouverent point de plus court parti à prendre, pour conserver la paix & le repos dans

leurs

leurs Etats, qu'à consentir au payement des grandes sommes qu'on leur demandoit, plûtôt que de voir leurs Habitans exposés à l'insolence & à la fureur du Soldat qui étoit prêt de se jetter sur eux comme sur l'innocente Colombe. La Republique de Genes & les Ducs de Mantoüe & de Modene se souviendront long-tems de l'entrée des Allemans dans l'Italie, les autres Etats n'auront pas sujet non plus de l'oublier.

Mais pour abreger, puisque Vôtre Majesté me l'ordonne, & que le tems de faire éclater ses desseins en cette Campagne s'aproche, j'ajouterai seulement à tout ce que je viens de dire concernant les affaires d'Italie, que je crus à propos comme je le fis sçavoir à Vôtre Majesté de profiter de l'éloignement des Troupes Allemandes qui se trouvoient dispersées ça & là en divers Etats & de faire le siege de Monmellian & asseurer par cette importante Forteresse les Conquêtes dont il a plû à Dieu de vouloir benir vos armes dans la Savoye. J'entrepris donc ce siege dans un tems où les rigueurs de la saison se faisant le plus sentir sans parler d'un grand nombre d'autres obstacles facheux, qui sembloient s'opposer à une si grande entreprise, je me vis plusieurs fois contraint de l'abandonner, mais comme Vôtre Majesté m'avoit expressément ordonné de risquer tout, je la soumis enfin à son obeissance en moins de tems que je m'étois proposé.

Cat-

Cattinat, répondés moi, Je vous prie, dit le Roi, sur ce que je vous demande. J'ai un grand dessein en Flandres que je pretens d'executer dans quelques semaines d'ici, & pour cet effet j'aurai besoin d'une Armée de cent cinquante mille hommes. Comme les Troupes que j'ai en Brabant & en Allemagne ne suffisent pas pour faire ce nombre, pourrois je bien disposer de quinze ou seize mille hommes des Troupes qui sont sous vôtre commandement en Savoye. Comme vous étes celui de tous mes Generaux qui connoît mieux la Carte d'Italie, les desseins du Duc de Savoye, & le genie de la Nation Italienne, ayant voyagé en habit de Carme par tous ces Etats, selon l'ordre que je vous en avois donné, dans l'esperance que vous seriés un jour plus propre à me rendre des importants services de ce côté-là, & que c'est vous qui avés eu le soin de l'achapt de la Ville de Cazal, en ayant touché la somme dont j'avois convenu avec le Duc de Mantoüe pour la lui payer. Repondés moi je vous prie me croyez vous assés en seureté pour pouvoir retirer mes Troupes, & pourrés vous bien faire tête aux Allemans pendant cette Campagne si je vous laisse seulement une Armée de neuf mille hommes.

Sire, répondit Catinat, vôtre Province de Dauphiné qui étoit la plus exposée de vôtre Royaume, & par où vos ennemis se sont si souvent flattez d'entrer à main armée n'a plus rien à craindre depuis la prise de Montmeillan.

Cet-

Cette Place aussi bien que Pignerol, Suse & Nice du côté de la Provence sont plus que suffisantes pour les couvrir & mettre tout dans une profonde seureté.

Mais tournons la Medaille, dit sa Majesté, si le Duc de Savoye profitant de vôtre foiblesse & du peu de monde que vous aurez là, venoit à prendre tout à coup la resolution de forcer les passages & d'entrer dans mon Royaume, & que conjointement avec Schomberg qui commande les Religionnaires & les Barbets, ils venoient à penetrer dans le Dauphiné, & missent toute cette Province à contribution, car sans se flatter je crains les Barbets, & mes nouveaux Convertis venant une fois à s'attrouper & à les joindre, ils ne formassent une Armée formidable ; car ils me tailleroient bien de la besogne, & pourroient avec le temps faire soulever cette Province qui n'est déja que trop mal intentionnée, parce que c'est celle de mon Royaume que j'ay toûjours le moins menagé ; & qui a été la plus foulée par les grands Impôts qu'elle me paye, & *Novissimè* par le grand passage des gens de Guerre & les quartiers d'hyver qui l'ont presque toute desolée. Que si une fois cette Barriere venoit à être forcée, mes Ennemis pourroient du Dauphiné entrer dans les Lyonnois, Forêts & Baujollois, tout étant ouvert de ce côté-là, & me faire plus de mal dans une Campagne que je ne leur en ay fait depuis la Guerre declarée.

Sire, répondit Catinat, soyez en repos là-

 dessus,

dessus; & que vôtre Majesté n'arrête pas pour cela le cours de ses entreprises, j'auray soin du Dauphiné, qu'elle m'en donne seulement la garde, comme elle a fait par le passé, & qu'elle se confie entierement en moy. Mais, dit le Roy, vous pourriez-bien vous tromper Catinat; savez-vous bien que les hommes changent aussi bien que leurs sentimens, & qu'une telle resolution est bien-tôt prise.

Sire, répondit Catinat, que V. M. ne s'allarme point, je luy engage ma parole en foy d'honnête homme que ses Ennemis n'entreprendront rien de ce côté-là, & que la desunion sera toûjours parmy eux la ruine de leurs entreprises.

Je le souhaite fort, dit sa Majesté, car si j'étois assuré du contraire, j'aimerois mieux rester toute la Campagne sur la defensive attendant l'hyver pour former un siege, que de souffrir que mes Ennemis donnassent de ce côté-là la moindre atteinte à ma gloire, & qu'un Duc de Savoye que j'ay traité cy-devant comme un de mes Pages se glorifiât d'avoir campé aux portes de Grenoble, je crois que je meurrois de chagrin si cela venois à mes oreilles; car quelle honte pour moy ne seroit-ce pas de recevoir la loy d'un Prince à qui je l'ay donnée pendant tout le cours de mon Regne.

Sire, répondit Catinat, j'ajoûte pour conclusion que vôtre Majesté n'a rien à apprehender de la part du Duc de Savoye, ni des

Bar-

Barbets, vôtre Majesté m'a donné avec le commandement de son Armée une clef dorée qui a le secret d'ouvrir les cœurs, & comme la tête de Meduse de convertir les hommes en rochers & les rendre immobiles, ainsi quand la peau de Lion me manquera ; j'auray toûjours celle du Renard, & cela sera plus que suffisant pour arrêter toutes les entreprises des Savoyarts & des Allemans, si tant est qu'ils paroissent plus entreprenans que la Campagne passée. J'ajoûte à toutes ces reflexions, qu'étant accoûtumez à venir en Campagne lors que les Troupes de vôtre Majesté ont fait leur coup, si le besoin le requeroit, il seroit toûjours assez temps de former une Armée des détachemens que l'on feroit pour s'opposer à tous leurs desseins. D'ailleurs, je ménageray si bien les neuf mille hommes que vôtre Majesté me doit laisser ; & je feray poster Messieurs de la Rai, de Bacheveliers, & de Vins qui couvriront la Provence si avantageusement que nous n'aurons rien à craindre.

Le Roy s'étant suffisamment éclairci sur les affaires de Piémont, passa à celles de Catalogne, & dit, en presence de Monsieur de Catinat, qu'il n'avoit pas jugé à propos d'appeller Monsieur de Noüailles à ce Conseil de Guerre ; parce que n'ayant eu à apprehender de la part des Espagnols que quelques foibles Rodomontades, & que le Duc de Vilharmosa leur General, ayant plus de soin à dire son Chapelet à gros grain, qu'il porte pendu à la

garde de son épée, que des ruses de la Guerre, il avoit aussi fait choix d'un General plus propre à regler les affaires de la Maison de feu la pauvre Madame de Fontange dont il luy avoit donné le soin de son vivant, qu'à commander une Armée un peu considerable ; Que luy ayant donné d'ailleurs le Gouvernement de Languedoc en dépost & jusques à ce qu'un des trois jeunes Princes fut en âge de le remplir, il luy avoit aussi voulu donner le commandement de l'Armée en Catalogne, tant à cause de la proximité du lieu, qu'au sujet des connoissances qu'il a de la Langue & des manieres Espagnoles. Mais qu'il avoit si peu de monde en Catalogne, que cela ne valoit pas la peine d'en parler ; que tout au plus on pouvoit faire fonds sur trois mille hommes de huit qu'il y en avoit, les cinq mille de reste, étant destinez pour y faire la Campagne, & agir contre le Miquelets.

Sa Majesté ajoûta, qu'il étoit vray qu'elle avoit eu avis par la voye de ses Espions à la Cour d'Espagne, que le Roy Catholique faisoit armer une Flotte de quatorze ou quinze Vaisseaux de Guerre qui devoient être commandez conjointement avec les Galeres, par l'Amiral Papachini, pour croiser dans la Mediteranée, dés le moment que le Comte d'Etrées en seroit parti pour l'Ocean, & que l'on feroit mine de vouloir tenter quelque chose sur les Côtes de Provence pour favoriser le Duc de Savoye ; mais qu'elle ajoûtoit si peu de foy à tous ces raisonnemens, qu'elle ne

faisoit

faisoit point difficulté de dire, que puis qu'ils n'avoient rien entrepris d'approchant les deux dernieres Campagnes, c'étoit une preuve de leur impuissance, & qu'elle n'avoit par consequent rien à apprehender de ce côté-là.

Des affaires de Catalogne, sa Majesté vint à celle de l'Allemagne, & ordonna d'abord que Mr. de Cattinat fut sorti de sa Chambre, que l'on fit entrer le Maréchal de Lorges, qui commande son Armée sur le Rhin; & luy dit, de Lorges, je vous prie dites-moy un mot de l'état auquel vous avez laissé mes Troupes.

Sire, répondit de Lorges, vôtre Armée sur le Rhin a beaucoup souffert par les Maladies, qui ont regné tout le cours de la Campagne, & même elle se trouve fort affoible par la mort d'un bon nombre de braves Officiers & de Soldats, sans parler de la desertion qui a été toûjours tres-grande, quelque remede qu'on y ait voulu apporter pour l'empêcher. Cependant par les soins que nous avons pris, le Marquis d'Uxelles, Mr. de Melac & moy, l'Armée de vôtre Majesté se trouve à present dans un incomparablement meilleur état qu'elle n'a été. Nous luy avons donné de bons quartiers d'Hyver, ce qui a beaucoup contribué à son rafraichissement, & à faire cesser les maladies; ensuite de cela nous avons fait travailler avec beaucoup de chaleur & de succez à faire faire les recrües necessaires pour rendre les Regimens complets, & cela par le moyen de l'Argent, que l'on peut con-

siderer dans ce Païs-là comme la matiere premiere & la cause seconde, ce qui fait qu'il est adoré parmi les Allemans, & que par son moyen vôtre Majesté ne manquera jamais de Soldats.

Le Roy voyant Monsieur de Melac qui avoit suivi le Maréchal de Lorges, s'adressa à luy, & luy dit, Melac avez-vous apporté une Liste des Villages que vous avez brûlé dans l'Allemagne, & particulierement dans le Palatinat & le long du Rhin.

Melac répondit, Sire, je ne l'ay pas encore faite, mais si vôtre Majesté le souhaite j'en dresseray une tout à l'heure.

Sa Majesté luy répondit, vous me ferez plaisir, & vous aurez soin en même temps de marquer ceux qui restent à brûler.

En suite sa Majesté s'adressa au Marquis d'Uxelles qui avoit pareillement suivi le Duc de Lorges, & luy dit:

D'Uxelles, je ne suis pas tout à fait satisfait de la maniere dont vous vivez, & j'ay entendu bien des choses desavantageuses à vôtre reputation, car j'apprens tous les jours que vous vous plongez dans les sales débauches du Duc de Vandôme, quoique d'ailleurs je sois content de vos services, & que je vous en aye donné des marques suffisantes par la Charge de Lieutenant General, en memoire du Siege de Mayence que vous defendites pendant sept semaines contre une Armée de cent mille hommes, qui avoient à leur tête le Duc de Lorraine & tous les Electeurs de l'Empire.

Le

Le Marquis d'Uxelles répondit, Sire, je vois bien que j'ay de grands ennemis en Cour; Mais je prie V.M. d'être persuadée que tous les faux bruits qui sont parvenus à ses oreilles, n'ont pris leur naissance que de la jalousie & de la mesintelligence de quelques Generaux; que je nommeray en temps & lieu pour me disculper quand il plaira à vôtre Majesté de me l'ordonner.

Sa Majesté répondit, le temps est trop court pour entrer dans une semblable discussion; des plus grands affaires m'appellent en Flandres; ainsi je reserve à m'informer de toutes ces choses au retour de la Campagne.

Aprés quoy S. M. se tournant vers Mr. le Duc de Lorges, luy dit, de Lorges je vous ay appellé pour assister dans ce Conseil de Guerre, pour vous manifester un grand dessein. J'ay resolu de marcher en Flandres à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, le temps presse, & l'entreprise est importante, ainsi j'auray besoin de toutes mes forces. J'ay déja donné ordre pour faire venir tout ce que j'ay de Troupes reglées en Italie, excepté neuf mille hommes, parce que selon le rapport que me vient de faire Cattinat, je juge bien que mes Ennemis n'entreprendront rien de ce côté-là. Outre cela j'av fait savoir au Duc de Noüailles que ma volonté étoit qu'il fit un détachement de trois mille hommes de ses meilleurs Trouppes, & qu'on les fit marcher à grandes journées, afin qu'el-

les se trouvassent à point nommé au rendez-vous. Il s'agit donc de savoir le nombre des Troupes de mon Armée en Allemagne, le détachement que vous étes en état de faire ; & celles dont vous avez besoin pour couvrir mes Conquêtes de ce côté-là.

Sire, répondit le Maréchal de Lorges, l'Armée de V. M. en Allemagne peut monter jusques à cinquante mille hommes, en contant les Garnisons de Strasbourg, de Philipsbourg & des autres Places ; ainsi elle peut faire fonds sur un détachement de 20. ou 25. mille hommes, les autres 25. mille qui resteront seront destinez à la conservation du Païs, dont je pourray former en tout tems une Armée de dix mille hommes, qui sera plus que suffisante pour observer les Ennemis, & le reste sera distribué dans les Garnisons des Places les plus avancées.

Mais, répondit S. M. les Allemands ne pourroient-ils pas pendant ce temps là profiter de vôtre foiblesse & entreprendre le Siege de Philisbourg ou Landau, ou bien Mont-Royal, que le défunt Duc de Lorraine regardoit comme la Pucelle de toutes mes Forteresses, & qu'il vouloit avoir à quelque prix que ce fût. Ou du moins ne pourroient-ils pas faire quelque ravage considerable dans le Païs, & m'obliger par là à abandonner une grande entreprise à demi commencée. Comme je ne marche point inutilement, mais pour cueillir des Lauriers, & que la Victoire me suit par tout où je vay, j'aurois un chagrin inconcevable, s'il m'arrivoit un renvers, & que cela se fit

pour

pour avoir manqué de bonnes intelligences.

Sire, repliqua Mr. de Lorges, les Allemans ne vont pas si vîte en besogne, & V.M. leur fait faire dans ce moment plus de Conquêtes qu'ils n'en feroient en trois Campagnes. Ils sont trop amis du repos & de la bonne chere pour quitter dans le mois de May les quartiers d'hyver.

A propos de Lorges, dit sa Majesté, comment vous étes vous gouverné la derniere Campagne qui étoit celle de 1691. Car j'apprens que leur Armée étoit forte.

Sire, répondit de Lorges, cette Campagne s'est passé comme les autres, c'est à dire, en disputant le terrain. Mais comme l'Armée des Confederez commandée par le defunt Electeur de Saxe vint fort trop tard en Campagne, ce qui est le peché originel des Allemans; celle de vôtre Majesté eut deux mois à l'avance le Païs ennemi à sa discretion. Aprés avoir fait consumer les fourages à droite & à gauche, comme j'avois ordre de vôtre Majesté de me tenir sur la defensive, je repassai le Rhin à l'arrivée de l'Armée ennemie. Le Duc de Saxe fit mine de me suivre, mais comme il luy falloit plus d'attirail qu'à moi pour dresser un Pont, je fus de l'autre côté avant qu'il fut prest, & je pris les bons postes par avance. Le Marquis d'Uxelles faisoit de son côté avec un Camp volant toutes les marches & contremarches necessaires, tant pour couvrir les Places, que pour donner des fausses allarmes aux Ennemis. Monsieur de Melac fit l'ouverture de la Campagne par une trentaine de Villages

qu'il brûla de fort bonne grace. Comme il est le plus habile incendiaire de l'Europe, il a sujet d'esperer un Bâton de Maréchal pour recompense.

Mais, dit sa Majesté, à quoy aboutirent donc les dessens de l'Electeur de Saxe.

Sire, répondit de Lorges, cet Electeur étoit un bon Prince cheri du Dieu Mars, mais ami de la joye, des plaisirs & de la bonne chere, brave d'ailleurs comme l'épée qu'il portoit. Mais comme il n'étoit pas absolu dans l'Armée, & que j'avois le secret de les diviser. Je savois toûjours à l'avance par le moyen de mes espions & de mes intelligences, toutes les resolutions prises dans leur Conseil; outre que je ne sache pas de Nation plus corruptible aprés la Barbançonne; à l'aspect du veau d'or tout s'humilie & se prosterne. Saint Loüis est un grand Saint en Allemagne aussi bien qu'en Flandre; je parle pour le particulier, car pour le general chaque Peuple à ses *Scævola* qui aimeront mieux mourir mille fois que de trahir leur patrie.

Pour revenir à mon sujet, la division commença & la maladie acheva à ruïner leur Armée, laquelle venant à manquer de vivres, par le defaut des Magazins se voyoit à la veille de tomber dans de grandes extrêmitez. L'Electeur lui-même s'étant ressenti en sa personne d'une partie des maux qui commençoient à affliger son Armée, sortit du Camp & se fit porter malade de la dissenterie à Francfort. Quelque temps aprés j'appris sa mort, ce

qui

qui fut la fin des expeditions de la Campagne des Allemans de l'année 1691.

Mais, répondit le Roi, cela ne tire pas à consequence, & ne prouve pas qu'il sera de même en cette année. Les Allemans peuvent revenir à eux-mêmes, faire des justes reflexions & entrer dans leurs veritables interêts; & comme ils ont un puissant éguillon qui est le Prince d'Orange: qu'ils ont d'ailleurs une Armée de 40. à 50. mille hommes, s'ils venoient tout à coup à passer le Rhin & à vous forcer, je suis persuadé que vous seriez dans un grand embarras, n'ayant que dix mille hommes à leur opposer. De sorte que venant à perdre une Bataille, je perdrois le plus beau fleuron de ma Couronne; & ma bonne fortune, qui m'a promis de ne me quitter qu'au tombeau, me diroit un éternel adieu. Outre cela le Turc mon Allié dont j'ai jusqu'ici tâché de relever les esperances, par la consideration des progrés que j'ai fait sur le Rhin, me tourneroit le dos, & faisant sa paix separée avec l'Empereur nôtre Ennemi commun; je me trouverois dans un tres mauvais pas.

Sire, répondit de Lorges, ne forgez pas des Monstres pour les combattre. La peinture que vôtre Majesté vient de faire de l'état present de l'Allemagne, n'est rien moins que cela. Pour en être pleinement persuadé, il n'y a qu'à reflechir sur ce qu'on a fait de ce côté-là depuis le commencement de la guerre jusqu'à present. Trois Campagnes se sont

passées sans qu'on ait gagné un seul pouce de terre sur vôtre Majesté & si le defunt Duc de Lorraine, que l'on a pû appeller avec Justice le Turenne de l'Allemagne n'avoit par sa vigilance & par sa bravoure excité & animé les Electeurs à prendre le frain au dens, & à s'unir tous ensemble pour relever la gloire de l'Empire, travailler à sa conservation, & s'opposer aux violences de l'Ennemi commun, c'en seroit fait. Aussi cette Campagne là qui étoit celle de 1689. on les a vû se tremousser, & prenant leur interêt à cœur, ils formerent le siege de Mayence, de Bon, & de Keiserswert, dont ils se rendirent Maîtres. Mais ce grand Zele qui les avoit si fort animé, se raleutit peu à peu, & fut entierement éteint par la mort de celui qui l'avoit suscité. D'ailleur si vôtre Majesté souhaite d'avoir une preuve plus sensible de ce que ses ennemis sont en état d'entreprendre de ce côté-là ; elle n'a qu'à suivre le cours du Rhin, en commençant par le Palatinat jusqu'à Cologne ; & considerer l'état auquel la plûpart des Membres de l'Empire ont été reduits depuis la rupture de la Treve.

Commençons donc par le Palatinat ; je ne pense pas que vôtre Majesté ait rien à craindre de ce côté-là, puisque ce n'est qu'un triste reste de ce qui a échapé à la fureur du Soldat & à la Barbarie des Incendiaires, & par consequent plus digne de pitié & de compassion qu'à redouter. Quant à Mr. l'Electeur Palatin, c'est un brave Prince & qui

seroit

seroit redoutable s'il avoit la force en main. Passons à Mr. l'Electeur de Mayence, celui-ci ne se mettra pas non plus à la tête de l'Armée Imperiale pour la commander, parce qu'outre que ce n'est pas son fait, je suis persuadé qu'il seroit bien faché d'avoir changé sa crosse pour le bâton de Marêchal, & il se doit long-temps ressouvenir de l'Alliance de vôtre Majesté & d'avoir un peu trop prêté l'oreille aux Sirennes Françoises ; ce qui le fit devenir un Prince sans terre, un Archevêque sans Diocese, & un Pasteur sans troupeau ; & il seroit encore dans le même état si le feu Duc de Lorraine & les Alliés n'eussent pris les Armes en sa faveur, pour luy faire recouvrer une partie de ses biens, car pour l'autre les fraix de la guerre l'ont mangé, & ses Etats ont été dans une si grande desolation qu'ils ont encore besoin du secours de l'Empereur pour être conservés, ainsi vôtre Majesté n'a rien à aprehender de côté-là. Nous dirons aussi un mot de Mr. l'Electeur de Treves, ce c'est pas non plus son fait que la guerre, & son épée m'a la mine de n'avoir jamais fait du mal à personne. Cela n'empeche pas qu'il ne soit un des braves Princes de l'Empire, mais aussi un des plus malheureux par la desolation entiere de ses Etats qui ont essuyé le premier feu de la guerre, & se sont vu exposez à l'insolence du Soldat, les murailles de sa Capitale ayant été rasées, le Chateau de sa residence canonné, & Coblens accablé sous une pluye de Bombes qu'on y jetta à diverses reprises.

Quand

Quand à l'Evêque de Munster il est si fort changé depuis les deux premieres Campagnes, que les Alliés n'ont pas sujet de faire fonds sur luy, ni sur ses Troupes, de sorte que vôtre Majesté n'a pas lieu non plus d'aprehender de sa part qu'il vienne troubler ses entreprises.

Pour ce qui regarde l'Electorat de Cologne, on peut le mettre au nombre de ceux qui ont grandement souffert, ayant été le Theatre de la Guerre tout le temps que la dispute du Cardinal de Furstemberg entre le Prince Joseph Clement a demeuré indecise & qui n'a enfin été terminée que par la force des armes, ce qui a failli à bouleverser cet Etat & à le ruiner de fond en comble, de sorte que ce Diocese aura besoin de plusieurs années de repos, pour reparer ses forces perdues & recouvrir son ancienne liberté. Quoiqu'il en soit, le Prince Joseph Clement est brave & donne de grandes esperances, mais d'ailleurs trop jeune pour vouloir mesurer son épée avec celle de V. M. ainsi elle n'a pas lieu de craindre de ce côté-là.

Des bords du Rhin entrons un peu plus avant dans le Païs, & voyons s'il n'y auroit pas là quelque nouveau Cæsar qui voulut porter aussi loin la gloire de l'Allemagne, que le fit autrefois ce grand Capitaine celle des Romains; je veux dire un Prince un peu resolu, qui se vint mettre à la tête des Allemans, leur servir d'aiguillon & les animer par sa presence. Je ne vois que Mr. l'Electeur de

de Saxe qui vient de succeder à cét Electorat vacant par la mort de Mr. l'Electeur son Pere, & qui paroit être engagé à suivre les Interêts de Mr. l'Electeur de Brandebourg, par le moyen de l'alliance de la Princesse d'Anspach sa Cousine qu'il vient d'épouser. Mais comme il est nouveau marié, il sera bien aise de joüir pendant l'été des premieres douceurs du Mariage, en donnant cependant le commandement des Troupes à Mr. Schoning nôtre bon ami, cy-devant au service de l'Electeur de Brandebourg, & à present heureusement reçu & accepté General des Troupes de Saxe, de sorte que vôtre Majesté, n'a rien à apprehender non plus de cét endroit-là, une contremarche peut être d'un grand secours.

Mais, dit sa Majesté, vous ne dites rien de Messieurs les Electeurs de Brandebourg & de Baviere, ni des Princes de la Maison d'Hannover, qui sont cependant le bras droit de toute l'Allemagne; & qui peuvent quand bon leur semble former un parti capable de tenir en équilibre toute la puissance de l'Empereur, & des autres Princes de l'Empire moins puissans.

Sire, répondit de Lorges, je ne pretens point parler de Messieurs les Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & encore moins de la Maison d'Hannover, parce que ces Princes prenant beaucoup plus de part à soutenir la Guerre de Flandres que celle de l'Allemagne, puis qu'ils ont la plûpart de leurs

troupes dans ce païs-là, & que selon mon jugement ils ont resolu cette Campagne de faire de grands efforts, je laisse le soin d'en parler à fonds à Mr. de Luxembourg, resolu de ne me méler que des affaires du Rhin. Que si vôtre Majesté souhaitte que j'en dise un mot en passant, je veux bien lui complaire, & ajoûter à ce qui vient d'être dit des Princes de l'Empire, que pour ce qui regarde Mr. le Duc de Baviere on ne doute point qu'il ne soit brave de sa personne & peut-être un des plus grands Princes que l'Empire nous ait encore donné, en ayant donné de marques signalées en Hongrie, où il a fait pour son âge des actions dignes d'être mises en paralelle avec ce que les plus grands Capitaines ont fait de plus hardi & de glorieux. J'ajoute à tout cela que la Campagne de 1689. en laquelle il commanda avec le defunct Electeur de Saxe l'Armée des confederés sur le Rhin, Monseigneur le Dauphin à qui vôtre Majesté avoit donné le commandement en chef de son Armée, eut toutes les peines du monde, & fut obligé de se servir de toutes les ruses de la Guerre pour éviter un combat; tandis que son beau Frere le Duc de Baviere faisoit de son côté des grandes marches & forçoit tout ce qui s'oppcsoit à son passage pour en venir aux mains. Tant il est vrai que la haine devient de plus en plus irreconciliable lors qu'elle nait parmi des parens ou des amis.

Mais le manque de Generaux, par la mort

des

des deux plus grands Capitaines du siécle Lorraine & Schomberg & les necessités pressantes où les Alliés se sont vus, par le progrés que vos Armes viennent de faire en Flandres, Savoye, Catalogne & sur le Rhin ont été cause qu'il alla commander en Italie, & de la en Flandre où il est actuellement. Il seroit seulement à souhaitter que S. A. E. usat d'un peu plus de circonspection dans le choix qu'elle fait de ses Domestiques, & principalement des Musiciens qui se glissent dans sa Chapelle en habit de Prêtre ou de Moîne pour ne pas dire de Renard, rien que pour voir ce qui se passe & découvrir à ses Ennemis ses plus secretes entreprises; ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un General, & qu'il doit cacher d'éviter comme une peste capable, de corrompre tout ce qu'il fait, ruiner sa reputation, le rendre malheureux & faire échoüer ses plus grands desseins. Mais c'est une maladie universelle chez tous les Alliés, & il y a tres-peu de leur Generaux qui ayent encore trouvé le secret de s'en preserver, & voilà justement le defaut de leur cuirasse, & par où vôtre Majesté, leur porte jusques dans le cœur ses plus redoutables coups, & que tous les Generaux François regardent aujourd'huy comme la semence des Lauriers & des Victoires qu'ils moissonnent. Vôtre Majesté peut conclure de tout ce que je viens de rapporter de Monsieur l'Electeur de Baviere que ce Prince sera doresenavant si fort occupé ailleurs que je ne pense

pas

pas qu'on le voye plus à la tête des Armées du Rhin.

Mais Monsieur l'Electeur de Brandebourg, dit Sa Majesté ne pourroit-il pas y venir en personne, car à ce que j'apprens il doit faire la campagne sans qu'on sçache où il doit commander.

Sire, repondit de Lorge, je l'ai dit à Vôtre Majesté & je repete encore que toutes ces considerations n'arrêtent point le cours de vos entreprises. Monsieur l'Electeur de Brandebourg a des Liaisons trop étroites avec le Prince d'Orange pour quitter le Brabant. Ces deux Princes sont inseparables & se tiendront toûjours la main pour soutenir mutuellement leurs interêts: il n'est pas necessaire que je m'étende là-dessus, ni que j'aille chercher des preuvres fort loin, la Catastrophe arrivé en Angleterre en fournit un exemple convainquant, & l'on peut dire que cet Electeur étoit le seul entre tous les Membres de l'Empire, à qui le Prince d'Orange avoit ouvert son cœur & fait confidance. Aussi l'Electeur de son côté favorisa son dessein tant par ses Troupes que par le Maréchal de Schomberg qu'il lui offrit de gayeté de cœur.

De même en Flandres depuis le commencement de la guerre jusques à present, & même pendant le tems que le Prince d'Orange travailloit en Irlande à la reduction de ce Royaume l'Electeur a fait sa principale étude d'agir conjoinctement avec

le

le Prince de Waldeck, & on ne l'a jamais vu remonter le Rhin pour quitter le commandement de ses Troupes qui sont presque toutes au service des Provinces Unies. J'ajoute ici que je suis persuadé que Vôtre Majesté a perdu beaucoup en la mort du defunt Electeur son Pere, si on considere le libre accés, & la liberté qu'il donnoit à vos Ministres, qui avoient par là l'occasion d'entrer dans le Cabinet de ce Prince pour y foüiller ses plus secretes pensées; Monsieur de Rebenak le sçait mieux que personne, mais presentement ce n'est plus cela. La mort de feu Madame l'Electrice en a aussi chassé une bonne partie de vos meilleures intelligences, de sorte que pour les renoüer dans cette Cour; il faudra implorer l'assistance de S. Loüis, reprendre à la sourdine bon nombre de Pistoles, aprés quoi Vôtre Majesté sera Maîtresse là comme elle l'est par tout ailleurs.

Mais, repondit Sa Majesté à propos d'intelligence, je viens d'aprendre avec bien du regret & même avec quelque espece de chagrin que le pauvre General Schoning avoit été arreté par ordre de l'Empereur & mené à Spielberg en Moravie où il est condamné à une prison perpetüelle. Cela me fache d'autant plus que je perds en lui une des plus fidelles correspondances que j'eusse dans toute l'Allemagne, & en un mot un second Furstemberg. Je n'oublierai jamais les obligations que je lui ay, & le siege de Bonn qu'il

qu'il trouva moyen de faire durer cinq mois entiers aprés un Bombardement me fut d'un grand secours, pour amuser l'Electeur de Brandebourg toute une Campagne. Si le bon homme avoit été cru il seroit bien arrivé d'autres affaires,

Sire, Vôtre Majesté ne manquera jamais d'Espions, pourvu qu'elle les recompense largement. L'argent à des charmes dont l'éclat ébloüit, & fait tout entreprendre ; & si vos Ennemis avoient ce secret, Vôtre Majesté ne conteroit pas taut de Voictoires ni de Conquêtes. Mais leur épargne a plus servi à porter Vôtre Majesté au periode où elle est parvenue presentement, que ses grandes & nombreuses Armées. Un secret acheté vaut une bataille gagnée, & un Gouverneur corrompu vaut la Conquête d'une importante Ville. Aussi je lui conseille de se tenir toujours au trone de l'arbre, en suivant pas à pas les traces de Richelieu & de Mazarin qui l'ont si dignement instruite, en lui traçant les moyens de venir à bout de toutes ses entreprises, & parvenir enfin à la Monarchie Universelle comme un centre de tous ses glorieux travaux.

A propos de Monarchie, repondit Sa Majesté dites encore ce que vous pensés des Princes de la Maison de Hannover, & finissons à parler des affaires de l'Allemagne par le Chef de l'Empire.

Pour ce qui regarde, dit de Lorges, les Princes de la Maison de Hannover Vôtre

Majesté

Majesté n'a pas eu jusqu'à present sujet de se plaindre de leurs Hostilités. Ils aiment trop la tranquilité, pour aprehender qu'ils se viennent mettre à la tête dés Allemans, passent le Rhin tête baissé, & pour la gloire de la Nation risquent un combat. Pour ce qui est de leurs Troupes qui sont les plus belles de l'Europe, le Prince d'Orange a trouvé le moyen de les engager à son service, en faisant agréer l'Empereur que le Duc aîné de la Maison augmenteroit le nombre des Electeurs, & qu'il seroit reçu dans le College Electoral. Ce qui marque que le Prince d'Orange est regardé presentement comme l'astre qui domine dans le monde, qu'il n'a qu'à souhaiter pour obtenir. Prerogatives d'un Prince qui est parvenu sans y penser à la Monarchie Universelle, à laquelle Vôtre Majesté aspire depuis tant d'années, & pour laquelle elle a impitoyáblement tant fait repandre de sang, bouleverser tant d'Etats, & de Provinces, & ruiné tant de Peuples, tandis que ce Prince y arrive par un chemin de Lis & de Roses & en gagnant l'amitié des Peuples qui le regardent deja comme leur Liberateur & un autre Josué prét à arrêter le * Soleil au milieu de sa course.

J'oubliois de vous dire, repondit Sa Majesté que mon Agent Bidal m'a fait sçavoir que le Landgrave de Hesse-Cassel, & le Marck-grave de Bareith doivent Comman-

der

* *Le Roi de France.*

der l'Armée des Confederées sur le Rhin ; ainsi vous aurés besoin de beaucoup de menagement, je vous recommande sur tout d'éviter un Combat.

Sire, dit de Lorges, dormés en repos là-dessus, s'il sont deux j'ai le secret en main de les diviser, & je me promets par avance avec mon peu de monde une Campagne glorieuse.

Mais, dit Sa Majesté connoissés vous bien le Landgrave de Hesse-Cassel, sçavés vous bien que lui & le Prince d'Orange sont deux têtes dans un bonnet, qu'il est brave de sa Personne, & qu'il est à apprehender.

Sire, repondit de Lorges, oüi s'il étoit seul, mais il suffit qu'ils seront deux à commander & par consequent deux têtes, dont chacune aura ses Conseillers, soyés persuadé que j'en viendrai à bout, *alios vidimus ventos, dit Virgile.* Nous avons vû d'autres tempêtes ; & ce n'est pas d'aujourd'huy que nous combattons contre deux Chefs. On ne voit point la prudence & la sagesse divisée & partagée dans toutes les parties du corps humain, mais elle reside & à son principal siege dans le cerveau de l'homme. Un corps qui auroit deux ames seroit privé de cette agreable harmonie qui produit la santé & qui fait agir avec ordre toutes les parties qui le composent. Il en est de même d'une Armée, qui est commandée par deux Generaux. Il est impossible qu'elle soit à l'abri de la division, ce qui est plus pernicieux que la perte des Batailles.

Au reste de Lorges, dit sa Majesté, si l'Empereur Leopold excité par mon exemple ou à l'imitation des Empereurs Romains ses Predecesseurs, prenoit sur le champ la resolution de venir luy-même à la tête de son Armée sur le Rhin pour la gouverner & voir ce qui s'y passe, il faut avoüer qu'à ce coup je serois embarrassé, & que vous ne le seriez pas moins que moy, parce que je suis persuadé que la presence d'un Prince qui se montre & s'expose au peril à la veuë de ses Soldats & de ses Generaux est un puissant exemple. Si l'Empereur Ottoman mon Allié, m'avoit voulu croire, & qu'il eut prêté l'oreille à mon Ambassadeur le Baron de Châteauneuf, il seroit venu en personne se mettre à la tête de ses Armées en Hongrie. Je ne doute point qu'il n'eut par là conservé toutes ses Conquêtes, porté la terreur pour la seconde fois aux portes de Vienne, & sauvé bien des batailles perduës par la faute de ses Vizirs.

Sire, répondit le Duc de Lorges, L'Empereur Leopold & son Neveu Charle II. Roy d'Espagne ne sont point ambitieux comme vôtre Majesté. Ce sont deux bons Princes qui ne cherchent que le repos & la paix, & fuyent la cruauté de la Guerre. Et si V.M. ne les avoit contraint de prendre les armes pour soutenir leurs interests & ceux de toute l'Europe, ils ne se mettroient point en peine d'aller aujourd'huy cueillir des Lauriers dans le Champ de Mars ; ce Dieu ne simparise point avec ces Princes, Appollon a bien d'autres attraits, &

le

le Mont-Parnasse d'autres enchantemens. Autrefois Orphée, par la douceur des Instrumens attiroit à soi toutes les bêtes, & mêmes les creatures insensibles, les Rochers, & les Bois ne s'en pouvoient defendre. Il est vray que si Charlemagne, Charles-Quint & Philippes II. revenoient de l'autre monde, ils auroient sans doute ce reproche à leur faire. Mais chaque Prince a ses passions, ses inclinations & ses foiblesses. Vôtre Majesté aime la Guerre, le defunt Charles II. Roy d'Angleterre aimoit le beau Sexe, & vôtre Majesté avoit soin de luy faire present de Maîtresses. L'Empereur Romain aime la simphonie, faites-luy present de Musiciens, qui ayent soin de vous informer de tout ce qui se passe à la Cour de Vienne. J'apprens aussi, Sire, que les Electeurs d'aujourd'hui pour la plûpart, étudient les inclinations de leur Prince & tâchent de l'imiter en toutes choses, ce qui fait qu'ils sont presque tous amateurs de la Musique. Ainsi il ne reste plus à vôtre Majesté qu'à faire provision de bons Musiciens (le Brabant sur tout en abonde) & les envoyer dans toutes les Cours de l'Allemagne, & elle aura un souverain remede en main pour savoir tout, & découvrir tout.

Ce que je viens de dire me fournit encore une pensée qui est qu'il ne faut pas s'étonner (comme disoit autrefois fort judicieusement un Politique Espagnol) que V. M. ait surpassé les Henri IV. les Loüis XIII. & en un mot tous ses devanciers, par un grand nombre d'évenemens arrivez pendant son Regne, &

que

que l'on attribuë uniquement à la sagesse & à la bonne Fortune de vôtre Majesté, puisque nous voyons que l'imbecillité des Princes qui ont regné de son temps, y a autant & même plus contribué. Si elle avoit eu pour Competiteurs des Reines Elisabeths, des Gustaves Adolphe & des Charles-Quints, qui luy eussent desputé le terrain; comme elle a eu un Charles II. & un Jacques II. Rois d'Angleterre, un Empereur Leopold & un Charles II. Roy d'Espagne, qui ont laissé tout entreprendre, je suis persuadé qu'elle n'auroit pas tant remporté de Victoires. Mais c'est là le sort malheureux des Etats, l'abaissement des uns fut l'élevation des autres. Je dis même plus; s'il étoit arrivé par une espece de fatalité, pour ainsi dire, que le Prince d'Orange ne se fut pas rencontré dans vôtre Regne, & même que s'y étant rencontré, il n'eut pas été animé d'un autre Zele que le reste des Princes de l'Europe, pour la defense de leurs Etats; & la conservation de leurs libertez, il y a long-temps que tout auroit plié sous le poids de vos armes, & que V. M. auroit mis la derniere main à son grand œuvre de la Monarchie Universelle.

Mais, dit sa Majesté, qu'aprenez-vous des negotiations de la Paix entre les deux Empires; le Chevalier Harbort Envoyé du Prince d'Orange a-t-il été bien receu auprés du Grand Vizir? Je sai que l'entreveuë se devoit faire à Belgrade, qu'en avez-vous appris? Et quels sont vos sentimens là-dessus? Croyez-vous qu'il reussisse mieux que n'ont fait ci-devant le

Pensionnaire Hop & le Chevalier Hussei.

Sire, répondit de Lorges, je sai de bonne part que le Grand Seigneur souhaite la Paix, & que le peuple la veut avoir à quelque prix que ce soit, de sorte que vôtre Majesté n'a plus de temps à perdre, & il ne faut qu'un moment pour la conclure, & reconcilier ces deux Puissances. Les Sirennes Françoises qui sont à la Cour du Grand Seigneur commencent à perdre un peu de charme de leur chant & de leur melodie, aussi bien que leur credit. Les Loüis d'or sont déja si fort décriez à Constantinople que personne n'en veut plus. Je conseille donc à vôtre Majesté de pousser ses grands desseins, le temps presse, prevenez vos ennemis en Campagne; vôtre Majesté étant à la tête d'une Armée florissante peut aller fondre où bon luy semble, & emporter une des plus fortes Places de l'Europe. Je luy conseille encore de faire ses derniers efforts, pour parvenir à la Paix & pour empêcher la conclusion de la Tréve entre les deux Empereurs, & si l'argent n'est pas capable de le détourner d'employer encore des remedes plus Souverains, le secret de la* Brinvilliers entre les mains d'un cuisinier François sont immanquables.

D'abord que le Maréchal de Lorges, fut sorti de la Chambre le Roy ordonna qu'on fit entrer le Comte de Tourville & Jean Barts.

Tourville dit S. M. j'ai deux grands desseins en main, & je vous ai choisi pour en executer un tandis que je prétens executer l'autre à la tête

* *Harbort empoisonné.*

tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes. Il n'y a point de temps à perdre, l'occasion est pressante & la resolution en est prise. Premierement je me proprose de rétablir le Roy Jacques sur le Trône d'Angleterre, & en second lieu de contraindre mes ennemis, qui s'étoient flatté d'arrêter le cours de mes Conquêtes, à demander la Paix.

Sire, dit Tourville, rien n'est impossible à vôtre Majesté, Elle a une Flotte formidable qui la rend Maîtresse de la Mer, & qui oblige ses Ennemis à luy ceder cet Empire, pour lequel tant de Nations ont versé leur sang. Les Anglois & les Hollandois se sont vanté jusques à present de le posseder, mais le glorieux combat de 1690. en a decidé à l'avantage de vôtre Majesté de sorte qu'elle est en état d'entreprendre tout ce qu'elle voudra de ce côté-là. Par terre vôtre Majesté n'est pas moins redoutable, elle a de grandes & belles Armées toûjours prêtes à l'execution de ses vastes entreprises, elle a d'habilles Generaux pour le commander, qui ne travaillent que pour la gloire de leur Prince ; & qui plus est elle a la Pierre Philosophale en main, c'est à dire, le secret de tirer de ses sujets l'argent qu'elle veut, ce qui la rend formidable à toute l'Europe & la rendra toûjours triomphante.

Il ne s'agit pas de cela, dit sa Majesté, je sai bien que je suis redoutable à mes Ennemis, mais par Terre j'ay plus de sujet de me confier à la bonne fortune de mes Armes que par Mer, Les Anglois & Hollandois me paroissent

sent encore à apprehender, si l'intelligence venoit une fois à regner entre-eux.

Sire, dit Tourville, si V. M. prend la peine de parcourir l'Histoire de son Regne, elle y verra plusieurs victoires que ses Amiraux ont remporté sur les Hollandois, qui sont encore bien aussi à craindre que les Anglois ; parce qu'outre qu'ils ont pour methode de se faire sauter plûtôt que de se soumettre ; ils se battent d'ailleurs en desesperez. Quoi qu'il en soit, il y a eu plusieurs Combats pendant ce Regne dont les principaux ont été celuy de Tabago, où le Maréchal d'Estrées coula à fonds presque toute la Flotte Hollandoise, il y en a eu encore plusieurs autres que Monsieur Duquesne donna sur les côtes de Sicile, dans l'un desquels le fameux Ruyter Amiral de Hollande fut tué, ce qui fut une perte tres-sensible & irreparable pour cette Republique, & dont elle s'est ressentie bien des années aprés. Dans un autre Combat toute la Flotte Ennemie fut brûlée sous le Canon de Palerme.

Mais, dit sa Majesté, tous ces temps-là sont passez, & l'experience m'a fait voir en l'année 1690. lors que vous combatîtes contre les Hollandois, qui n'étoient en tout que 24. gros Vaisseaux de guerre, au lieu que vous en aviez 85. que vous eutes cependant bien de la peine avec ce grand nombre à vous tirer d'affaire ; & je ne sai si ma Flotte n'en fut pas plus endomagée que la leur ; puisque vous ne remportâtes point d'autre marque de victoire, que celle d'avoir ramené à Brest mes Vaisseaux bien

bien delabrez sans avoir pris sur les ennemis une méchante Chaloupe.

Sire, dit Tourville, j'avouë à vôtre Majesté que ma surprise fut grande de voir un si petit nombre resister & combattre contre une Flotte qu'on avoit lieu de prendre pour l'invincible, & je doute forte si celle de Philippes II. qui fut ainsi nommée lors qu'elle alloit à la conquête des trois Royaumes, étoit aussi belle, aussi formidable, & aussi nombreuse en gros Vaisseaux de Guerre, Quoy qu'il en soit, Sire, generalement toute la Flotte de vôtre Majesté combattit contre ce petit nombre. Monsieur de Gabaret faillit à être emporté d'un boulet de Canon, & eut plus de deux cens morts dans son bord. Mr. de Nesmond fit des merveilles, mais son Vaisseau étoit si percé de coups, que nous eumes bien de la peine à le ramener. Monsieur le Comte d'Estrées fut blessé à la Jambe d'un éclat, & eut un grand nombre de tuez & de blessez dans son bord. Le Marquis de la Porte n'en fut pas quitte à meilleur marché que le Comte d'Estrées, & son Vaisseau fut grandement endommagé. Le Marquis de Villette fut obligé de changer de Vaisseau, tant il avoit été percé de coups, il eut plus de la moitié de son Equipage tué, sans conter les blessez. Enfin, Sire, ce que je rapporte ici à vôtre Majesté n'est qu'un abregé des pertes que nous fimes; & je me contente de parler des Contre-Amiraux & des Chefs d'Esquadres, passant sous silence un grand nombre d'Officiers de Vaisseaux moins considerables,

Mais au reste, Sire, vôtre Majesté eut la gloire du Combat & la victoire de son côté.

Mais ce n'est pas le tout, dit sa Majesté, vous aurez un plus fort ennemi à combattre cette Campagne que la precedente, si j'en dois croire mes Espions en Hollande, & principalement à Amsterdam, qui m'ont marqué positivement que cette Republique a resolu de mettre en Mer pour sa quotte part une Flotte de 45. gros Vaisseaux, ce qui étant joint aux 50. que les Anglois fourniront sera une Flotte trespuissante; ainsi; j'ai lieu de presager tout un autre évenement, & s'il arrivoit par malheur que vous fussiés batu; vous ruïneriés mes entreprises.

Sire, dit Tourville, si les Anglois sont simples spectateurs comme il y a toute apparence, j'ai la victoire dans ma poche.

Mais savés-vous bien, dit S. M., que les Hollandois seuls sont presque aussi forts en nombre que vous le serés.

Sire, n'importe; dit Tourville, l'Armée Navale de V. M. est actuellement de 44. gros Vaisseaux sans conter les six qui sont encore à Dunkerque, & les 14. que le Comte d'Estrées emmene de Toulon, lesquels étants joints ensemble feront une Flotte plus que suffisante pour battre les Ennemis, quand même les deux Nations combattoient à qui mieux. Je suppose, même davantage, que s'il arrivoit par un cas imprevû, ou par les Vents contraires, que Mr. d'Estrées ne fut pas en état de me joindre; Sire, je m'enga-

ge au peril de ma vie de les aller attaquer avec 44. qui compoſent le gros de la Flotte & qui plus eſt d'en revenir glorieux & triomphant.

Tourville, dit Sa Majeſté, prenés garde, qui conte ſans ſon Ennemi conte deux fois. Mazarin m'a toujours dit dans mon bas âge que la prevoyance & la ſageſſe ſaiſoient le premier degré de la fortune des Grands, & qui ne prevoioit pas les malheurs qui lui pouvoient arriver n'eſt pas digne de regner. Auſſi, je me ſuis toujours ſi fort attaché à ſuivre les maximes du bon homme, que je n'ai jamais rien voulu riſquer; & je m'en ſuis fort bien trouvé. De ſorte que j'ai ordonné à tous mes Generaux ſous peine de la vie de ne point hazarder de bataille, à moins qu'ils ne fuſſent aſſeurés de la victoire.

Pour abreger donc, Tourville, puiſque vous vous ſentés aſſez de courage, voici l'ordre que vous tiendrés en attaquant me Ennemis.

Ayant rangé ma Flotte en Bataille vous irés droit à eux, & vous vous poſterés à l'oppoſité & en preſence des Anglois; aprés avoir arboré Pavillon rouge, vous ſalüerés l'Amiral Ruſſel fort civilementpar deux bordées de Canon, ſimplement avec de la poudre, & ſans bâle; aprés ce ſalve & un moment aprés vous ferés ſigne à toute ma Flotte d'en faire de même, & cela avec de la poudre, en vous imitant; cette ceremonie étant faite;

vous connoîtrés d'abord si l'Amiral Russel branle au manche ; Car si j'en dois croire le Roi Jacques la victoire est à nous, & à ce signal tous les Anglois se doivent ranger de mon côté & vous joindre. Ce prelude étant joüé vous ferés faire demi tour à gauche, & vous vous irés poster droit en presence des Hollandois, que vous ferés attaquer vigoureusement par toute ma Flotte, & comme aprés la jonction de la Flotte Angloise, vous serés plus fort de la moitié qu'eux ; je me flatte deja par avance, que vous remporterés une des plus signalées victoires qui se soit encore remportée. Je vous recommande sur tout d'être inexorable & de foudroyer sans pitié & sans misericorde de mes Ennemis, les exterminer, & faire en sorte qu'il n'en échape pas un. Tourville, souvenés vous du Combat de 1690. & que cela ne vous arrive plus de laisser retirer les Hollandois sans leur prendre une malheureuse Barque. Tandis que vous en serés aux mains le Roi Jacques se tiendra sur la Côte pour juger des coups en attendant l'évenement & la descente en Angleterre suivra immediatement aprés, & tout cela sans perdre de tems.

Le Roi demanda Jean Barts qui s'étoit retiré à quartier. Jean Barts voyant que Sa Majesté souhaitoit de lui parler, repondit, Sire, me voici.

Jean Barts, dit Sa Majesté, comment vont les prises, faites vous beaucoup de captures sur les Anglois & sur les Hollandois, car selon

ce-

ce que j'apprens ces deux Nations vous redoutent.

Sire, repondit Jean Barts, j'ai resolu sous le bon plaisir de V. M. de porter la Piraterie Françoise à un si haut degré que tous les Capres de France auront lieu de m'appeller leur Pere, leur Patron, & leur Restaurateur, & finalement aprés ma mort ceux de S. Malo & de Dunquerke me canoniseront en memoire de mes grandes actions, & mon nom placé dans le Calendrier sera nommé la *Fête de Jean Barts S. Voleur*. Enfin j'espere avec l'aide du tout puissant d'effacer bien-tôt par mes ruses & mes bonnes prises tout ce qu'ont fait ci-devant de plus hardi, les Mesomorte & ceux de Tripoli.

Mais; repondit Sa Majesté, s'il arrivoit que vous tombassiés entre les mains de vos Ennemis; je suis persuadé qu'ils vous feroient mal passer vôtre tems.

Sire, dit Jean Barts, je n'apprehende rien tant que les Capres Zelandois ci-devant mes Confreres & à present mes mortels Ennemis. Parce qu'ils sont si enragés de ce que j'ai trahi ma Patrie & leur parti pour embrasser celui de Vôtre Majesté qu'ils nomment en leur langue *Vrede Breker*, infracteur de la Paix, qu'ils ne me le pardonneront jamais, outre cela ils ne sçauroient souffrir que je les surpasse en malice; & que j'enseigne aux François leur art dont ils sont jaloux jusqu'à la mort.

Jean Barts, dit S. M. ce n'est pas le tout, j'ai deux grands desseins en main l'un en Flan-

dres & l'autre en Angleterre, & je me vois à la veille de l'execution, & pour les faire reussir, j'aurai besoin de toutes mes forces par Mer & par Terre, aussi est ce pour cela que j'ai assemblé tous mes Generaux pour prendre leurs âvis, & conduire cette entreprise, avec toute la prudence imaginable. Mon dessein est donc d'aller en Flandres à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, & de former le siege de la plus forte Place de l'Europe, tandis que je serai attaché à l'execution, il faut que vous assemblés tous mes Capres & en formiez une Flotte dont je vous fais dés à present Amiral; en consideration de vos bons services, & vous agirés d'un côté, tandis que le Comte de Tourville agira de l'autre, selon les ordres que je lui en ay donné, & vous ferés vos mouvemens & vos courses avec vôtre Camp volant écumeur, étant bien de concert & d'intelligence avec Tourville, au reste je vous recommande le secret.

D'abord que le Comte de Tourville & Jean Barts furent sortis, Sa Majesté ordonna qu'on lui fit venir Mr. de Pomponne.

Pomponne, dit le Roi, je vous recommande mon Royaume, je suis à la veille de mon depart, les resolutions sont prises & je me dois trouver en Flandre à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes; ainsi je vous laisserai les renes du Gouvernement pendant mon absence, vous êtes le plus sage de mes Ministres, & aprés la mort du pauvre Louvois,

vois, je n'aurois sçu faire choix d'un plus digne Sujet que vous: le Pere la Chaize mon Confesseur n'en étoit pas content, & les veilles querelles que ces bons Peres ont eu, avec vôtre Oncle Monsieur Arnauld leur roulent encore dans la tête.

Sire, dit Pomponne, le Jansenisme fleurira toujours en vôtre Royaume en depit des Reverends Peres de la Societé & de leur entêtement; je sçai ce que j'ai souffert de leur part, ayant essuyé plusieurs orages qui m'avoient fait resoudre à un exil volontaire, en me retirant à la Campagne pour y être à couvert de leur persecution & de leur rage. Monsieur de Louvois n'étoit pas non plus de mes meilleurs amis, il avoit trop de liaison avec le Pere la Chaize, pour ne pas joindre leur forces ensemble, & me battre en rüine de toute parts; mais sans aller remuer la cendre des morts; je me rejoüis de voir mon innocence applaudie par la confiance que Vôtre Majesté veut bien avoir en moi concernant les affaires de son Royaume.

Comme vous avés été, dit Sa Majesté en Ambassade en Hollande, & que vous connoissés parfaitement le genie & les interêts de cette Republique, je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous faire d'abord comprendre quel est mon but, en allant à la tête de mes Armées; c'est un coup de partie, & l'unique pour parvenir à la Paix; Luxembourg me l'a fait voir clair comme le jour.

Sire, dit Pomponne, il est tems que V. M.

borne son ambition, & qu'elle soulage ses Peuples; tout le Royaume est accablé, & gemit sous le pesant fardeau des Impôts & des Subsides; mais aussi V. M. se doit menager, il est dangereux pour un si grand Prince de se trop exposer. Si la presence de V. M. est necessaire à ses Armées, elle ne l'est pas moins dans son Royaume, où elle soutient sa puissance & sa Souveraineté, & dissipe les conjurations des mécontens, ce qui entretient le bonheur parmi ses Peuples, & conserve l'harmonie qui est necessaire entre celui qui commande, & ceux qui obeissent. Nous avons experimenté dans tous les siecles passées, que les Rois qui ont demeuré dans le Cabinet, ont executé de plus grandes choses, que n'ont fait ceux que l'ambition & le desir insatiable ont porté jusques aux extremitez du monde. Charles V. & Loüis XI. en France ont fait de plus grands exploits, sans sortir de leur Palais, que ne firent Loüis le jeune & Philippes Auguste en passant les Mers, & en portant leurs armes dans l'Afrique; nous nous ressentons encore du mal qui a été cause à la France; par la prison de S. Loüis, du Roi Jean, & de François premier, Sire, ce sont là des blessures à l'état, & des pertes irreparables quand elles arrivent.

Pomponne, dit S. M. la resolution en est prise, & la pierre en est jetté, cette Campagne ne sera pas plus dangereuse pour ma personne, que celle de Mons l'a été, & tant d'autres que j'ai fait dans mon Regne; la for-

fortune me cherit trop, pour m'abandonner dans une si belle carriere. Un Roi n'est jamais Grand ni Illustre, qui n'ait porté ses armes chez les Etrangers pour leur en faire reconnoître la force, & leur faire sentir la douceur & l'équité de ses commandemens. J'ai eu toute ma vie de l'aversion pour ces Rois feinans de la premiere Race, qui ne gouvernoient pas leurs Etats, mais se laissoient gouverner eux-mêmes par les Maîtres; rien n'est plus pernicieux à un Prince que la molesse & le trop grand repos. Neron dont les premieres années ont été si admirables & si éclatantes, en ternit le lustre par ses debauches & par sa crüauté, qui ne furent que les fatales süites de l'oisivité.

Sire, repondit Pomponne, si V. M. l'a ainsi conclu, & qu'elle le juge à propos, pour l'acheminement à la Paix, je lui souhaite toute prosperité, & une campagne heureuse.

Le tems de mon depart s'approche, dit S. M. je vous recommande sur tout d'avoir l'œil sur les nouveaux Catholiques, que je regarde dans mon absence, comme mes plus redoutables Ennemis. Vous sçavez les soins que j'ai pris pour les ramener au giron de l'Eglise, & les voyes dont il m'a fallu servir pour arracher cette maudite yvroye qui s'étoit melée dans le bon grain.

Sire, répondit Pomponne, je ne sçai si Vôtre Majesté a eu toutes les raisons du monde de le livrer ainsi impitoyablement

au

au ressentiment de leurs ennemis ; j'ai ressenti en mon particulier une partie de leurs maux, & le P. la Chaise ne m'a pas fait plus de quartier qu'à eux. Vos Illustres Predecesseurs, témoin le Grand Pere de Vôtre Majesté Heuri IV. n'étoit parvenu à la Couronne que par leur secours. Ils lui rendirent de si grandes services, lorsqu'il se voyoit accablé par les Catholiques, qui avoient fait un parti considerable appellé la Ligue, qu'il auroit indubitablement succombé sans leur assistance; aussi en memoire de leur fidelité, il leur accorda l'Edit de Nantes. De sorte que Vôtre Majesté doit considerer que si elle a aujourd'hui la Couronne sur la tête comme digne Successeur du Grand Henri, elle ne leur en est pas moins redevable que son ayeul.

Pomponne, dit Sa Majesté, parlons d'autre chose. Il suffit de vous dire que mon Conseil de Conscience l'ayant ainsi ordonné, il n'étoit plus en mon pouvoir de m'y opposer. Enfin je parts, je vous recommande sur tout mon Royaume, & mes nouveaux Convertis; je vous recommande la Reine de la Grande Bretagne, le Prince de Galles, & l'Infante d'Angleterre, visitez-les souvent & consolez les dans leur disgrace dites leur de ma part, que je vay où la gloire m'appelle moissonner des Lauriers, & mettre la derniere main à leur retablissement. Je vous recommande encore mon Fils le Dauphin, ayez soin sur tout de lui

re-

repreſenter le tort qu'il fait à ſa reputation, d'aimer plus les plaiſirs de Diane & de la Chaſſe du Loup, que les nobles Travaux de Mars. Je vous recommande encore les trois jeunes Princes mes petits fils, entretenez-les ſur tout des belles actions de leur Grand Papa; Je vous recommande principalement l'aîné, le Duc de Bourgogne, que j'ai coutume de nommer le Prince de Condé, parce qu'effectivement on voit renaître en lui toutes les belles qualitez de ce grand Prince. Je recommande enfin toutes les intelligences que j'ai dans les Cours Etrangeres, ayez en ſoin, recevez les Lettres qu'on m'écrira, & faites tenir les ſommes deſtinées aux penſions que je leur paye. Je vous recommande encore fort ſoigneuſement mes Finances, aſſiſtez Pontchartrain, de vos bons avis, & prétez-lui la main en travaillant conjoinctement à un fonds pour la Campagne prochaine. L'argent eſt le nerf de la Guerre, ſans lui je ſerois un Roi ſans puiſſance, & tous mes grands deſſeins s'en iroient en fumée.

Sire, dit Pomponne, on raporte de Dagobert, qu'il fut ſi juſte & ſi liberal envers les Egliſes, qu'il fit couvrir d'argent l'Egliſe de S. Denis. Mais V. M. fait de l'argent une autre uſage, elle a une pieté & une juſtice bien differente de ce Prince. Elle imite plûtôt celui qui trouvant les douze Apôtres d'argent maſſif dans une Egliſe, les fit tirer de l'Autel, & en ayant fait battre de la Monnoye, leur dit

qu'ils

qu'ils iroient précher par tout le monde selon l'ordre que Jesus-Christ leur en avoit donné.

Monsieur de Pomponne étant sorti ; le Roi ordonna qu'on lui fit venir en toute diligence Messieurs de Barbesieux & de Chanlais.

Barbesieux dit sa Majesté les resolutions sont prises, j'ai un grand dessein en main, silence nous voicy à la veille de mettre un jour des grandes choses, & la Campagne de Mons n'a rien eu d'approchant. He quoi ! Sire, dit Barbesieux.

Je m'en vai, dit S. M. en Flandre à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, former le siege de la Clef de tout le Païs-Bas, Luxembourg me l'a fait voir clair comme le Soleil en plein midi.

Sire, dit Chanlais, il faut que V. M. se hâte, parce que j'apprens que le Prince d'Orange viendra un mois plutôt en Campagne.

N'importe, dit S. M. J'aurai prés de quatre vingt mille hommes plus que luy, & je serai couvert par trois puissantes Armées, d'ailleurs je ferai marcher à l'avance Bouflers pour occuper les passages. Luxembourg m'a assuré qu'il n'y avoit non plus à craindre pour moi, que si j'étois à Versailles.

Sire, répondit Barbesieux, si cela est, V.M. a bon marché de tout ce qu'elle entreprend, tandis que le Prince d'Orange se fatigue & s'expose aux plus eminens perils.

Sire, dit Chanlais, l'Or & la trahison sont aujourd'huy deux grands passe partous à V.M. moyennant quoi elle ouvre toutes les portes, ils

ils operent plus dans un moment que des grandes Armées.

Il faut avoir l'un & l'autre, dit S. M. J'ay trouvé aujourd'huy le moyen d'aprivoiser le Lion & le Renard; ci-devant incompatibles, & je ne marche que pour prendre possession de ce que j'ay auparavant acheté.

Sire, dit Barbesieux, ce n'est pas le tout, il faut que V. M. cherche le plus court chemin, pour parvenir bien-tôt à la Paix le manque de tout est une maladie dangereuse qui commerce à se faire sentir dans son Royaume.

Barbesieux, vous donnés au but, dit S. M. & c'est là tout le fruit que je me propose, par cette expedition que l'acheminement à la Paix.

Sire, dit Barbesieux, j'ay encore une voie plus coutte, & plus abregée que cela, pour parvenir a la Paix.

He quoi ? dit S. M.

C'est de tenir la main à l'execution du projet que feu mon Pere Marquis de Louvois avoit ébauché, & qu'il a laissé dans sa cassette aprés sa mort; c'est la le point de veüe & le centre ou toutes les entreprises de V. M. doivent aboutir.

De quoi s'agit-il donc; dit S. M.

Sire, il s'agiroit d'envoyer le Prince d'Orange, Chef de la Ligue *ad Patres*, si V. M. y vouloit consentir. C'est lui qui tient le Gouvernail en main, & qui est le premier mobile, qui entraine par sa rapidité les Princes & les

Cercles de l'Empire, aussi bien que les autres Etats à present en Guerre avec V. M.

Sire, ajoûta Charlais, par là le Roi Jaques remonteroit d'abord sur le Trône, & V. M. imposeroit la Loi, telle qu'il lui plairoit à tous les Alliés, qui se verroient sans Chef, ce seroit comme un troupeau sans Berger. Les Dogues d'Angleterre venant à manquer, le Loup entreroit dans le Parc, sacrifiant tout à sa rage, sans pitié & sans misericorde.

Mais, dit S. M. comment cela se pourroit-il, une telle entreprise me fait horreur.

Sire, dit Barbesieux, il ne s'agit pas de cela, V. M. est dans le bourbier comme l'on dit, il l'en faut tirer, coute qui coute.

Mais mon Dieu, dit S. M. si le monde venoit à savoir que j'eusse consenti à un si noir attentat, que diroit-on de moi?

Quand j'aurai fait comprendre, dit Barbesieux, à vôtre Majesté l'importance du projet, & la facilité de l'execution nous chercherons des remedes pour guerir la delicatesse de sa conscience.

Comment l'entendés-vous donc, dit S. M.

Sire, dit Barbesieux, j'ai deux Scelerats en main, Grandval & Dumont, qui feront les entrepreneurs de cette grande Tragedie; je prens en mon propre l'évenement, & je reponds du succez.

Ho! ho! dit S. M. vous avés donc vôtre monde prêt?

Sire, dit Barbesieux, le defunt Marquis de Louvois mon Pere a rendu de grands services à V. M.

à V. M. pendant son regne, & il auroit encore aujouté celle-ci pour comble de bienfait, si la mort lui en eut donné le temps ; mais l'ayant arraché du monde lorsqu'il y pensoit le moins, il m'a chargé comme son digne Fils de proceder à l'éxecution de sa derniere volonté, & de mettre la main à ce grand œuvre.

Ha ha! dit S. M. Louvois l'avoit donc entrepris ? je n'eusse amais dit cela de luy ?

Sire, dit Barbesieux, est-ce que V. M. ignore que la mort du Duc de Lorraine, & *Novissimé* du Chevalier Habort, que nous avons depeché l'un & l'autre par le poison, ont remis sur le Rhin les affaires de la Guerre sur un bon pié, & fait évanoüir tout à coup toutes les propositions de Paix que le Turc vôtre Allié faisoit à l'Empereur. Non Sire, que V. M. ne se flatte point, elle doit tout au poison, à l'Argent & à la trahison, & si elle n'avoit pas de son côté ces grands mobiles & ces puissants ressorts ; elle n'auroit jamais avec toutes ses nombreuses Armées poussé ses Frontieres si avant.

Parlons bas, dit S. M. crainte qu'il n'y eut ici quelqu'un de mes Ennemis : Je ne voudrois pas pour cent Couronnes, comme celle que je porte, que cela vint aux oreilles du Prince d'Orange.

Sire, ajoûta Chanlais, il faut que V. M. sache, qu'il n'y a point de Prince dans monde, qui marche avec plus de franchise & de simplicité, que le Prince d'Orange fait. Il s'expose

s'expose au peril sans se mettre en peine des evenemens, la Predestination seule regle ses mouvemens, & on ne le voit point comme vôtre Majesté, idolatre de sa personne, ni de sa conservation, il a coûtume de dire *que ce que Dieu garde est bien gardé.* Ainsi Sire, que vôtre Majesté, donne seulement la main à l'entreprise.

Mais, dit S. M. il me semble que Grandval & Dumont ne suffisent pas pour un si grand dessein, mais qu'il faut encore un certain nombre de boutefeux pour les animer & leur aider.

Sire, dit Barbesieux, sans doute, il faut que V. M. sache que le Roi Jacques, est le Chef du parti, & qu'il y a encore dix Acteurs gens à tout faire, dont voici les noms *Grandval, Dumont, Liefdal, Rebenak, Bidal, Luxembourg, Paparel, Parcker, Chanlais, & Barbesieux*, si V. M. accepte la proposition elle donnera un grand poids à l'entreprise.

Quand à moi, dit S. M. je ne suis pas tout à fait mon maître, j'ai un Souverain qui regne sur mes volonté, & qui a un empire sur moi bien plus absolu que celui que j'ai sur mes sujets, je veux dire mon Conseil de conscience, de sorte que je n'oserois m'engager dans la Cabale, que je ne l'aye auparavant consulté.

Sire, dit Barbesieux, le temps presse & l'occasion est favorable.

Barbesieux, dit S. M. qu'on m'appelle donc mon Conseil de conscience je le consulterai là-dessus.

Le R. Pere la Chaize sortant de la Chambre de meditations parut avec son bonnet triangulaire, accompagné de Madame de Maintenon son Secretaire, laquelle portoit sous son bras, un grand *in folio* qui avoit le titre *l'art d'assassiner les Rois*. Mr. l'Archevêque de Paris n'y put pas venir, à cause des dépêches qu'il avoit à écrire à Rome, la poste étant sur son depart.

Mon R. Pere, dit S. M. comme vous êtes un grand Casuiste, & que vous avés comme St. Pierre plein pouvoir de *lier* & *delier* chez moi.

Dequoi, s'agit-il donc, dit le R. Pere la Chaize, impatient de savoir tout.

Il s'agit, dit S. M. de commettre un execrable attentat & de savoir si ma conscience n'en sera point chargée, en y consentant Quest-ce donc, dit le R. Pere?

Mon Pere, dit sa Majesté Barbesieux vient de me proposer une toute fort abregée pour parvenir cette Campagne indubitablement à la Paix, & il ne s'agit plus que donner mon consentement pour passer à l'execution.

Comme quoi? Comme quoi? Dit le R. Pere.

Mon Pere, dit S. M. il auroit été resolu de faire assasiner le Prince d'Orange, comme celui qui est l'unique obstacle à tous mes desseins, & comme ce Prince s'expose beaucoup, Grandval & Dumont se sont engagés de le livrer mort ou vif.

Opue

Opus planè Divinum ! dit le R. Pere la Chaize cette entreprise est toute de Dieu, *Absolvo te*, Sire, je vous absous. Là-dessus prenant en main le grand livre que portoit son Secretaire Madame de Maintenon, il fit voir à S. M. par le sentiment des plus celebres Auteurs de la Societé, savoir les R. Peres. *Garnet ; Suarés , Eudemon , Parsonius , Zimancha , Escobar , Sanchez , Saiman , Filitius*, & grand nombre d'autres, qu'ôter un Prince Heritique de la Chrêtienté, par le fer, le poison ou autrement, c'étoit un œuvre tres-agreable à Dieu, & le chemin qui conduisoit droit en Paradis.

Mais finissons une conference qui fait horreur, par la devise de ce Grand Prince *Honi soit qui mal y pense*, & disons qu'il est accoûtumé de longue main à pardonner de bon cœur à tous ses ennemis le mal qu'ils lui veulent faire, & qu'il fait même glorie de prier Dieu pour leur repentence & leur conversion. Mais avoüons aussi que c'est une action bien lâche pour la France, & dont Loüis le Grand, tout Triomphant, tout Glorieux, & tout grand politique qu'il est, ne se lavera jamais quand même il y employeroit toute l'eau de Versailles ou du Cannal Royal. Messieurs Boileau, & de la Fontaine, qui travaillent à son Histoire, ne doivent pas oublier, de marquer ceci, en gros caracteres au bas du *viro immortali*, & d'en parler comme d'un des principaux évenemens de son Regne. Ce sera le plus riche fleuron de sa Couronne, & un

un de ses plus beaux endroits, capable d'attirer l'admiration de tous les siecles à venir. Mais disons encore ici, en passant, qu'il s'est passé des choses dans la Vie de ce Monarque sur tout plusieurs actions, qui passent dans l'esprit de ses Flatteurs, pour éclatantes & heroïques, qui ne sont cependant rien moins; Et que si l'on mettoit pour ainsi dire l'Histoire de sa vie & de son Regne au Creuset, il se feroit une Metamorphose bien surprenante de tout l'or & le brillant qui fait illusion, en plusieurs Monstres qui en sortiroient. Il seroit à aprehender que de tout ces prodiges, de gloire & de grandeur, qui font aujourd'huy également la terreur de ses sujets & de ses Ennemis, aussi-bien que l'essentiel de sa bonne Fortune, il ne restât dans le fourneau, qu'un peu de crasse & de fumée. Mais, alte, n'allons pas si avant, tournons pour un moment la Medaille, & prenons le par son bel endroit. Disons donc à sa gloire, puisqu'il l'aime tant, & qu'elle est sa passion favorite, qu'il est vrai dans le fonds qu'il est un des plus grands Rois que la Monarchie Françoise nous ait encore donné; Qu'il est tres-grand politique, tres-judicieux dans le choix, & tres-vigilant dans l'execution d'un bon conseil, mais disons aussi que ce Prince seroit un Grand Heros s'il avoit ajoûté à toutes ces grandes qualités, & celle de se bien connoître soy-même, sans souffrir que ses Courtisans lui encensassent comme à une autre Divinité, & donner par là dans la bevüe que fit autrefois

Alexan-

Alexandre le Grand, quand il exigea qu'on lui rendit des honneurs divins. Qu'il se souvienne que se fut la le premier presage de la decadence de l'Empire de ce Prince & des grand desseins qu'il avoit conceu de la conquête de l'Asie. Je luy conseillerois donc plûtôt de se defaire de tous ces Hibous qui sont toûjours autour de sa personne sacrée, comme des oiseaux de méchante augure, & qui ne la quittent non plus, que le Demon faisoit autrefois *Nôtre Seigneur* dans le desert, jusques à ce qu'il leur a promis de faire tout le mal qu'ils souhaitent. Voilà la source des maux, & des malheurs, qui affligent aujourd'huy si cruellement l'Europe. Que si ce Prince pouvoit une fois entrer dans ses veritables interêts, & qu'il voulut changer de Conseil, on le verroit l'admiration de tous les Mortels. L'immortalité réele, & solide, qui luy attireroit non-seulement l'amour de ses Sujets, mais encore le respect, & la veneration de tous les peuples du monde. En voilà assez pour Loüis le Grand, passons au Roy Jacques son bon ami.

Ce Prince, comme tout le monde sait, a dit adieu depuis long-temps à la gloire, & l'on peut dire de luy que c'est un vieux deserteur, qui a vendu tous ses équipages, sa Couronne, & son Sceptre, pour passer au service d'un autre Prince. D'ailleurs, il suffit qu'il soit membre de la Societé, pour porter d'une main le glaive, & de l'autre le flambeau, ainsi il ne faut pas être surpris qu'il soit un des princi-

paux

paux Acteurs de cette Scene sanglante ; ce n'est pas là la premiere fois qu'il a trempé ses mains dans le sang innocent. La mort du Comte d'Essex, du Roy Charles son Frere, &c. sont trop ressentes pour les avoir oubliées. Il devroit seulement se ressouvenir, qu'il est une fois tombé entre les mains de son Competiteur, qui le reçût par des principes d'humanité & de Christianisme, biens differents des siens, qui ne respirent que le sang & le carnage ; & s'il pouvoit une fois en sa vie imiter la moindre des qualitez de ce grand Prince dont il fait aujourd'huy l'objet de sa haine ; & qu'il regarde comme son mortel ennemi, il acquerreit plusieurs degrez de gloire & de bonheur qu'il n'a pas, & qu'il n'aura jamais. Mais Dieu luy pardonne ses pechez, & le fasse homme de bien, s'il ne l'a pas encore été. En voilà assez pour luy, passons aux autres Messieurs. Il y auroit ici beau lieu de faire leur Panegirique en peu de mots. Mais pour leur épargner la honte d'avoir été les instrumens d'une si détestable entreprise, nous nous contenterons de les faire passer simplement en revuë, l'un aprés l'autre, afin qu'ils soient bien connus dans le monde.

Commençons donc par Monsieur de Barbesieux qui se presente d'abord le premier, le sabre à la main, criant, *tuë*, *tuë*. Il ne faut pas s'étonner de le voir si échauffé, depuis la mort du Marquis de Louvois son Pere, il n'apprehende rien tant qu'un revers de Fortune, & qu'il ne prenne un beau matin fantaisie à

à Loüis le Grand, de luy faire comme à la Corneille de la Fable, c'est à dire, luy arracher ses meilleurs plumes, en luy ôtant ses plus belles Charges, comme il a fait ci-devant aux Enfans de Colbert. Monsieur de Barbesieux pour se maintenir dans la faveur, a crû ne pouvoir rendre à sa Majesté de service plus signalé que celuy de faire assassiner un Prince, qui est aujourd'huy l'unique obstacle à tous les desseins du Roy son Maître.

Pour Monsieur de Luxembourg faisons luy place, & laissons-le passer, il porte l'épée de feu Messire François de Bouteville son Pere, c'est à dire, une épée dangereuse & qui ne fait quartier à personne, il me semble que je luy entens dire ce que Rodrigue dit au Comte dans le *Cid*;

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais tu que c'est son sang? le sais tu?

Aussi, ce n'est pas là la premiere de ses méchancetez que d'avoir attenté sur la vie du Roy Guillaume, & on peut dire de luy sans façon, qu'il pêche par habitude, & qu'il est d'ailleurs trop avancé en âge pour se corriger jamais. Pour donner encore une idée plus juste de ce qu'il sait faire, nous ajoûterons ici pour satisfaire les curieux, les Articles du *Pacte* qu'il fit autrefois avec le Diable, & nous les donnerons tels qu'ils sont dans l'original, qui nous a été communiqué; sçavoir,

1. *Qu'il se donnoit entierement à luy, avec promesse.*

2. *Qu'il ne parleroit jamais de Dieu, & qu'il*

qu'il n'iroit jamais à la Messe.

3. *Qu'il seroit sans pitié & sans misericorde.*

D'autre part le Diable s'engageoit,

1. *A le favoriser dans tous ses desseins.*

2. *A luy faire gagner toutes les Batailles qu'il livreroit.*

3. *Qu'il seroit toûjours aimé & consideré du Roy.*

4. *A luy faire avoir, lors qu'il le voudroit, toute sorte de faveurs des plus belles Dames.*

5. *A le rendre invulnerable.*

6. *Qu'il vivroit jusques à l'âge de 75. ans.*

Mais, dira-t-on, où étoit Mr. de Luxembourg avant la Bataille de Fleurus, laquelle l'a fait revivre, & l'a tiré pour ainsi dire du tombeau du silence & de l'oubli, où il avoit été enseveli depuis les Guerres de Hollande. On ne croyoit rien moins qu'il fut encore au monde, & les sentimens étoient si partagés là-dessus, qu'on ne savoit que croire. Les uns le croyoient en Ecosse à la tête des Montagnards rebelles, les autres l'ont cru dans l'Armée Ottomane turbanisé; & travesti en Grand Vizir, & effectivement l'on auroit jugé que les progrés qui ont suivi les premieres Campagnes que les Infidelles ont fait en Hongrie, n'étoient qu'un effet de sa Necromancie, on apprehendoit même qu'il ne leur eût deja enseigné le plus fin de son art & de sa science. D'autres mieux instruits de l'Histoire de sa vie, & plus sages dans les affaires du temps, croyoient indubitablement que la Cour de France, où

plûtôt le Conseil du Roy, avoit jugé à propos de le livrer à la mercie de la Justice, pour luy en faire sentir le poids & toute la rigueur, & en faire un exemple, comme l'on avoit fait de la Brinvilliers, tant pour appaiser le peuple & le Clergé, que pour satisfaire au Conseil de conscience de sa Majesté. Le R. P. la Chaise s'étoit declaré partie contre luy, & demandoit sa mort avec autant d'acharnement, que le fait un Procureur du Roy, celle d'un Criminel de Leze-Majesté. Ainsi on commencoit déja à le sacrifier, & tout le monde le croioit à la veille de finir ses jours sur un échauffaut, avec autant d'infamie, que l'avoit fait son malheureux Pere. Le crime dont on l'accusoit avoit même quelque chose de plus agravant, de plus criant & de plus enorme, puis qu'on avoit joint le *poison* à la *Magie*. D'ailleurs la mort du pauvre Comte de Soissons dont on le chargeoit demandoit absolument vengeance. D'autres ont cru que le Roi tout irité qu'il paroissoit contre lui, aiant fait reflexion, sur les services; que ce General lui avoit rendu dans les guerres passées; s'étoit enfin contenté de changer sa sentence de mort en celle d'un bannissement, ou d'une prison perpetuelle. Il y avoit même de l'apparence, que ce dernier genre de peine devoit prévaloir à tous les autres inquisiteurs que ses juges avoient choisi & qu'ils pretendoient pousser à bout, selon toute la rigueur des loix & de la Justice.

Quoiqu'il en soit, il est certain, & c'est le sentiment de ceux qui savent son histoire à

fonds

fonds qui ont toûjours été auprés de sa personne dans le sort même de sa disgrace, & qui ont bien voulu communiquer les memoires rapportez dans ce petit ouvrage. Il est, dis-je, certain que Mr. le Marquis de Louvois prit son affaire si fort à cœur, que l'on peut dire que Mr. de Luxembourg ne luy doit pas seulement la liberté, mais encore la vie aussi bien que les nouvelles faveurs dont sa Majesté l'honore aujourd'huy, par le commandement de ses Armées, qu'elle luy veut bien confier.

Mr. de Louvois voyant donc que c'étoit une affaire faite, & que le pauvre Duc étoit perdu sans ressource, comme c'étoit un Ministre sage & penetrant dans l'avenir, il jugeoit bien que la France en pouvoit encore avoir besoin par la consideration qu'il faisoit, & que tous les vieux Generaux d'estime & de reputation qu'il avoit eu, commençoient à manquer, & que le Duc de Luxembourg, comme le plus jeune, étoit le seul qui restoit.; effectivement Mr. de Turenne, le Prince de Condé, & en dernier lieu le Duc de Schomberg luy avoient été ravis, ceux-là par la mort, & celuy-ci par les desordres de la Religion, de sorte que reconnoissant fort judicieusement que la perte, que le Roy venoit de faire de ces trois grands Capitaines, étoit irreparable, & que d'ailleurs la France s'alloit voir dans un état, selon toutes les apparences, où elle auroit besoin de toutes ses pieces, crut qu'il falloit remuer tous les ressorts imaginables pour le conserver.

Il s'en fut donc trouver S. M. & lui dit, Sire, ce n'est pas le tout, V. M. se voit à la veille d'avoir toute l'Europe sur les bras, & la guerre qui se va allumer, sera des plus sanglantes que la France ait encore eu non seulement de ce Regne mais encore de ceux qui l'ont precedé, & comme V. M. aura plusieurs Ennemis à combatre, elle sera aussi obligé d'avoir plusieurs Armées. Mais Sire ce qui ne fait pas la moindre de mes inquietudes, c'est de voir, qu'il ne lui reste aucun General qui paie de tête, & qui soit capable de commander. Il est vrai qu'elle a encore assés de Litenans-Generaux; Mais pour de Generaux en Chef, qui soit éclairé, qui ait de l'experience & de la ruse, & qui se soit trouvé dans des Combats qu'il aura gagné, ou qu'il aura perdu, n'importe, l'experience rend maître, je ne sache personne qui reste à V. M. que Luxembourg. Il est le seul qui me paroît propre à devenir un grand Capitaine, s'il ne l'est pas encore, & par consequent en état de rendre de grands services. Je conseille donc à V. M. de passer legerement sur tous les crimes dont on l'accuse, de satisfaire cependant autant qu'elle pourra son Conscience, en laissant le criminel à la Bastille, & faisant sous main trener le procés en longueur, ce qui flattera l'esperance de ses Juges, & apaisera en même temps, les plus irrités, qui n'en pouvant deviner la veritable cause se lasseront enfin d'en parler; & V. M. conservera par là un sujet qui peut lui être utile dans le besoin & lors qu'il en sera temps.

Aprés

Aprés ce discours Monsieur de Louvois remarquant que sa Majesté paroissoit à demi ébranlée crut que Madame de Maintenon lui seroit d'un grand secours, pour pousser l'affaire à bout. Il s'en vint donc chez elle pour lui en parler; & luy representa comme il avoit fait au Roi, la necessité qu'il y avoit de sauver ce General, qui étoit perdu sans ressource; si on le laissoit encore 15. jours entre les mains de ses juges qui en vouloient faire à toute force un exemple. Il ajouta qu'il n'i avoit plus de temps à perdre, & que la France lui auroit un jour de grandes obligations, si elle pouvoit sauver un sujet qui lui étoit si cher & si necessaire, lequel outre les grands services qu'il avoit déja rendu à la Couronne, donnoit encore de grandes esperances pour l'avenir. Qu'il étoit le seul qui restoit de tant de braves Capitaines qui ont commandé dans les Guerres passés, & qu'ayant servi sous les Turennes & les Condés, il avoit puisé de ces Grands Hommes plusieurs belles qualités necessaires pour le gouvernement & la conduite d'une Armée, ce qui ne se trouveroit pas en la personne d'un autre General.

Madame de Maintenon, qui est une veritable Sirenne auprés du Roi, & qui se voyoit Souveraine Maîtresse du cœur & de la volonté de ce Monarque par ses amours flatteuses, fût si vivement persuadée par le discours de Mr. de Louvois, qu'elle épousa dans le moment la cause & les interêts de Mr. de Luxembourg,

& promit au Marquis de Louvois d'en parler au Roi à la premiere visite, ajoutant qu'elle ne doutoit point qu'elle n'obtint le pardon de ce malheureux, & qu'elle ne le tirât de sa disgrace, à moins que les instances & les brigues du Pere la Chaize & de l'Archeveque de Paris, ne prevalussent au siennes, que pour celui-ci qui étoit le Chef du Clergé de France, elle avoit le moyen en main de l'apaiser, mais que le Pere la Chaize lui feroit plus de peine, parce que ce bon Pere étoit un redoutable ennemi; & qu'il ne faisoit pas bon avoir pour partie, qu'elle tacheroit cependant de les persuader l'un & l'autre, ce qu'elle fit aussi Monsieur de Luxembourg n'est pas moins redevable de sa liberté à Madame de Maintenon qu'à Monsieur de Louvois, puis qu'ils ont également travaillé pour sa conservation.

Le Roi ayant ainsi été prevenu, & l'orage qui s'étoit levé entierement apaisé, le Duc commenca a respirer dans sa prison un peu plus de liberté, & à gouter quelque soulagement. On ne le tint plus serré de si prés, & ses gardes commencerent à devenir plus negligens à l'observer. Il fut cependant tenu à la Bastille long-tems aprés ce que la Cour avoit jugé à propos pour se disculper dans le monde, afin qu'il ne parut pas tout à coup qu'il y avoit de la connivence, & qu'on autorisoit le crime en accordant la liberté à un coupable, que toutes les Loix condamnoient à mort. Cela se
fit

fit encore pour disposer peu à peu le Peuple, & ses Inquisiteurs à recevoir avec moins d'éclat la nouvelle de son élargissement. Le tems étant donc venu que la France a eu besoin de lui, comme l'avoit predit le Marquis de Louvois; & le Roi ayant experimenté la premiere Campagne, qui étoit celle de 1689. que ses Armées étoient mal gouvernées, & qu'elles n'agissoient pas conformement à son intention, & comme il l'auroit bien souhaité; Que si d'ailleurs ses armes n'avoient point eu de succez cette année-là, ce n'étoit pas par le manque des forces & d'être secondés & soutenues par de grandes Armées, mais plûtôt la faute du General, qui n'étoit pas assez entreprenant ni assez rusé. Sa Majesté ayant fait appeller le Duc de Luxembourg, voulut en lui accordant grace & pardon, prendre occasion de là de l'engager par de nouveaux bienfaits à prendre ses interêts à cœur plus que jamais; & faire que la reconnoissance fut un puissant éguillon à ce General, d'encherir sur tout ce qu'il avoit fait de bien & de glorieux pour le service de son Prince, dans les Guerres passées, & particulierement dans celle de Hollande où il s'étoit signalé par ses cruautés. Et comme il s'agissoit de lui donner le Commandement de l'Armée de Flandres, parce que c'est là où il a le mieux réussi, si on en excepte la Bataille de S. Denis, le Roi jugeoit bien qu'il ne manqueroit pas de faire bien-tôt parler de lui, & de faire sentir aux Espagnols & aux Hollandois de nou-

velles marques de son inhumanité, ce qu'il falloit à la France de toute necessité pour obliger la fortune encore chancelante à se declarer pour ses armes. C'étoit encore pour achever de ruïner le reste du Païs-Bas Espagnol, afin de s'en rendre Maître avec plus de facilité & contraindre par là les Hollandois a écouter de nouvelles propositions de Paix, ce qui est le but de S. M. & l'esprit de la Cour.

L'experience nous fait donc voir aujourd'huy que le Marquis de Louvois a eu raison. Aussi Mr. de Luxembourg tâche de son côté à répondre plainement à l'attente de son bien-faiteur, & aux esperances qu'on avoit conceu de luy, par les signalés services qu'il rend à S. M. non seulement en lui aidant à soutenir le pesant fardeau de la Guerre presente; mais encore en luy decouvrant une voye courte & abregée pour parvenir bientost à une paix glorieuse; & comme il est abondant en malice, & qu'il connoist à fonds le bien & le mal; il tâche d'oublier le peu d'humanité, & de Christianisme qui lui reste, si tant est qu'il en ait jamais eu, & passe d'un plein saut d'épée à la main dans cette Cabale, qui cherche les Rois pour les assassiner. En voilà assez pour Mr. de Luxembourg, finissons son chapitre & disons luy pour tout adieu; qu'il semble qu'il seroit tems qu'il travaillât à sa conversion, à moins qu'il ne veuille mourir comme il a vécu.

Passons donc à Mr. de Chanlais quatriéme

Acteur de cette Cabale, il se tient derriere la Tapisserie, faisant semblant de se chacher. Il fait comme ceux qui jettent une pierre & cachent le bras. Maix il me semble qu'il seroit mieux de se bien acquitter de la charge qu'il possède dans l'Armée, cela seroit plus honnorable & plus glorieux pour luy, que de faire ici la triste figure d'un Valet de Bourreau, en pretant la main à des assassineurs.

Voici Mr. de Rebenak qui marche à grand pas, voyons ce qu'il aura à dire pour se justifier d'avoir aussi eu part à une action si noire. Il ne manquera pas de dire que le trop de zele qu'il a eu pour les Interêts du Roy son Maître l'y a engagé. Quel esclavage! qu'un Ministre s'engage à commettre un crime detestable devant Dieu, & devant les hommes, rien que pour complaire à son Prince. Mais peutêtre fera-t-il penitence, tandis qu'il est à Rome & demandera pardon à Dieu & au S. Pere d'un si grand pêché.

Pour Messieurs Bidal & Paparel, nous les mettons ensemble pour faire l'équilibre, parce qu'ils sont effectivement d'une même trempe & d'un même poids. Et si par curiosité l'on pezeroit leur malice & qu'on la mit à la balance, je ne crois pas qu'il s'en fallut le poids d'un écus d'or, qu'elle ne fut égale. Ainsi ne trouvons point étrange, qu'ils ayent joüé le même rôle dans la Tragedie. Le bon Dieu leur fasse donc misericorde.

Quand à Mr. Parcker Officier Anglois, on peut dire qu'il a suivi les conseils de son Prince

Prince le Roi Jacques qui l'a engagé dans le parti par de belles esperances de faire sa fortune, & l'on peut dire de luy que le Valet n'étoit pas meilleur que le Maître, ainsi que Dieu luy fasse paix comme aux autres.

Mais alte voici un passe voulant, que dirons-nous de luy, il porte un masque de peur d'être connu. Il me paroit le plus à craindre, prenons garde à luy, & laissons-le plûtôt passer. Il semble qu'il n'est pas tout-à fait content, & on ne luy voit que cet air riant qu'il avoit coûtume de faire paroître à la Haye lors qu'il se promenoit en Carosse. Mais je suis impatient de le connoître, par curiosité levons-luy son Masque. Ho! ho! c'est *Mr. Moreau.* Pour luy épargner bien de la confusion, contons-nous de luy faire le compliment que *Seneque* dans ses Tragedies fait faire à *Jason*, parlant à *Medée*, *purga Regnum & veneficas tecum aufer herbas*; qu'il s'en aille au plus vite, & qu'il emporte avec luy tout le mal qu'il a voulu faire à l'Etat, & qu'il ne revienne plus.

Quant à Grandval Dumont & Leefdal derniers Acteurs de cette scene Tragique, je ne prétens pas d'en dire un seul mot, parce que je les regarde comme les executeurs des ordres du souverain Tribunal qui les faisoit agir, & cela suffit pour leur Apologie.

Il ne faut pas oublier ici l'éloge de Madame de Maintenon, qui n'a pas fait scrupule non plus de soüiller ses belles mains blanches par le complot d'un assassinat. Elle est pour le

moins

moins aussi redoutable que la Déesse de la Discorde le fut autrefois au festin des Nôces de Pelée, & ne manqueroit pas de se vanger d'une maniere bien plus cruelle que ne fit cette importante & facheuse Déesse. Il seroit même à apprehender qu'elle ne jettât dans l'assemblée quelque Carcasse ou quelque Bombe, au lieu des Pommes d'Or. Prévenons donc sa jalousie & son courroux, une femme en colere est dangereuse. Donnons-luy plûtôt de l'encens pour l'appaiser, & disons à sa loüange qu'elle est vertueuse, zelée, & agissante tout ce qui se peut, qu'elle s'efforce même de rendre de grands services à la Monarchie Françoise, & que si l'on parvient jamais à la Paix, elle n'y aura pas moins contribué par ses soins, que les armes de son Monarque. Mais disons en même temps qu'elle donna ici un tres-mauvais exemple aux Dames de l'Abbaye de S. Cyr dont elle est Superieure, & que le Conseil de conscience de sa Majesté ne la justifiera jamais devant Dieu du crime qu'elle a commis, en donnant son avû à un si horrible attentat. Je luy conseille donc de se disposer de bonne heure à aller faire penitence dans le Couvent des Repenties, à l'exemple de celles qui l'ont precedée. En voilà assez pour elle, passons au R. Pere la Chaize.

Il me semble que je le vois paroître, tenant d'une main l'épée dont le Grand S. Ignace faillit à tuer * Maure (en voyageant en Espagne) *lequel*

* *Au rapport du Jesuite Ribadneira. Lib.* 2. *Cap.* 3.

lequel lui vouloit soutenir que la B. Vierge Marie n'avoit pas été Vierge aprés la Conception. Il me semble qu'il porte encore de l'autre main *l'in Folio*, qui a pour titre *l'Art d'assassiner les Rois & les Princes.* Mais n'entrons point en dispute avec lui, de crainte qu'il ne fut obligé d'emprunter toute l'éloquence du Pere Bourdalou pour se justifier.

Pour relever encore la gloire de tous ces Acteurs Tragiques, on pourroit joindre ici à leur Cabale les Illustres *Jacques Clement*, *Barriere*, *Chastel*, *Ravaillac*, *Jean Juvregni*, *Venero*, *Balthazar Gerard*, *Pierre Panne*, *Parri*, & grand nombre d'autres qui ont attenté sur les Vies des Rois Henri III. & Henri IV. du grand Guillaume Prince d'Orange, de son Fils le Prince Maurice, & de la Reine Elisabeth.

Mais ce n'est pas une chose étonnante qu'on voit aujourd'hui toute la Cour de France; & tant de braves Seigneurs qui ont autrefois témoigné avoir de l'horreur pour une Doctrine si detestable, s'être cependant aveuglement engagés dans une telle Caballe, aprés avoir cruellement souscrit à la mort du plus grand Prince de l'Europe. Aprés ce coup ne peut-on pas dire que toute cette Monarchie est à present gouverné par les Jesuites, & qu'au lieu d'un Loüis XIV. l'on voit un Pere la Chaize regnant & assis sur le Throne des François donnant ses ordres & faisant agir tous ces Acteurs Tragiques & san-

sanguinaires. Et comme l'Esprit de Luxembourg est un Esprit remüant, & par consequent le plus conforme à l'Esprit des Reverends Peres, aussi a t'il été choisi pour être à la tête de ces assassins pour les commander, & ajouter encore cette expedition à l'Histoire de sa vie, pour dernier Chef d'œuvre. Mais revenons sur nos pas, & avoüons que toutes ces demarches, se font par la France pour parvenir plûtôt à son but, qui est une Paix avantageuse. Ajoutons aussi pour conclusion que Loüis le Grand, se trompe souvent dans l'execution de ses vastes desseins; puisque de toutes les resolutions qu'il avoit prises pour cette Campagne, l'experience nous a fait voir qu'il n'avoit pas conté juste, sur le retablissement imaginaire du Roi Jacques, sur la bataille de Mer, sur l'entrée du Duc de Savoye en Dauphiné, ni sur l'assassinat du Roi Guillaume, il est vrai qu'il s'est rendu Maître de Namur, qui étoit une des quatre entreprises qui faisoient l'objet de son ambition. Mais disons aussi que ce Triomphe a été suffisamment contrebalancé par la ruine de sa Flotte, & des desseins du Roi Jacques qui sont allé en fumée, par l'irruption glorieuse du Duc de Savoye qui a mis son Païs à contribution; & enfin par la honte qui suivra à jamais la bassesse d'avoir attenté sur la vie d'un Grand Prince. Et voilà les évenemens qui ont flatté ce Monarque dans un debut de Campagne, mais qui cependant n'ont

n'ont pas repondu aux grandes esperances qu'il en avoit conceu. Voyons à present ce qu'il entreprendra de nouveau, & si ses projets auront le même succés la Campagne qui vient. Attendons le de pié ferme, & faisons lui voir que nos Peuples ne sont pas si las de la Guerre que ses Sujets, & que s'il veut parvenir à une glorieuse Paix dont il se flatte, & qu'il recherche avec empressement, il faudra pour le moins qu'il rende toutes ses Conquétes.

F. I N.



